

## VOICI CE QUE CONTIENT LE LIVRE 2 DE L'HISTOIRE ECCLESIASTIQUE

1. Découverte de la Croix de vie et des saints clous.
2. Hélène, mère de l'empereur; elle se rend à Jérusalem, construit des églises et réalise d'autres oeuvres pieuses; sa mort.
3. Les églises construites par Constantin le Grand; fondation de la ville qui porte son nom; monuments qu'il fonda dans la ville; l'église de saint Michel archange en Sosthénion; les miracles qui eurent lieu en cette église.
4. Réalisations de Constantin le Grand concernant le chêne de Mambré; édification d'une église.
5. Constantin fait détruire les temples des idoles et encourage ainsi davantage les populations à être chrétiennes.
6. Pour quels motifs, sous le règne de Constantin, le nom du Christ se répand dans le monde entier.
7. Les Ibères reçoivent la foi dans le Christ.
8. Conversion au christianisme des Arméniens et des Perses.
9. Sapor, roi de Perse, est excité contre les chrétiens; l'évêque perse Syméon; martyr d'Ouasthazadès, eunuque du palais.
10. Exécution de chrétiens par Sapor en Perse.
11. Pousikès, chef des artisans de Sapor.
12. Tarboula, soeur de Syméon, son martyr.
13. Martyre de saint Akepsimas et de ses compagnons.
14. Martyre de l'évêque Milès, son genre de vie; Sapor fait subir le martyr en Perse à seize mille nobles, sans parler des gens d'obscur origine.
15. Lettre de Constantin à Sapor pour mettre un terme à la persécution des chrétiens.
16. Les ariens Eusèbe (de Nicomédie) et Théognios (de Nicée), après avoir remis un libelle de soumission aux décisions du concile de Nicée, retrouvent leurs sièges épiscopaux.
17. A la mort d'Alexandre d'Alexandrie, Athanase, désigné par lui, lui succède; récit concernant l'enfance d'Athanase, comment il devint prêtre sans avoir été instruit; affection que lui voue le grand Antoine.
18. Les ariens et les mélécians rendent Athanase célèbre. Eusèbe; comment Athanase est sollicité de recevoir Arius; le terme *homoousios*; un différend extrêmement vif oppose Eusèbe de Pamphile et Eustathe d'Antioche.
19. Synode d'Antioche; Eustathe est injustement déposé et Euphronios lui succède comme évêque. Lettre de Constantin le Grand au synode et à Eusèbe de Pamphile qui avait refusé le siège d'Antioche.
20. Maxime obtient, après Macaire, le siège de Jérusalem.
21. Les mélécians et les ariens s'unissent; Eusèbe et Théognios entreprennent de rallumer l'hérésie arienne.
22. Machinations contre saint Athanase organisée par les ariens et les mélécians, sans résultat.
23. Calomnie concernant saint Athanase par l'entremise d'Arsène.
24. Les Indiens de l'intérieur aussi reçoivent à ce moment la loi chrétienne, grâce aux prisonniers Frumenlius et Édesius.
25. Concile de Tyr; déposition inattendue de saint Athanase.
26. L'église de Jérusalem fondée par Constantin le Grand sur le Golgotha; sa consécration.
27. Le prêtre qui persuada Constantin de rappeler d'exil Arius et Euzoïos; libelle concernant la profession de foi d'Arius; Arius est de nouveau accueilli par le concile rassemblé à Jérusalem.
28. Lettre de l'empereur Constantin au concile de Tyr; exil d'Athanase par suite de l'intrigue des ariens.
29. Alexandre, évêque de Constantinople, refuse d'accueillir en communion Arius; Arius éclate, pris de colique dans un lieu d'aisance.
30. Ce qu'écrivit le grand Athanase sur l'éclatement d'Arius.
31. Événements arrivés à Alexandrie après la mort d'Arius; ce qu'écrivit Constantin aux habitants d'Alexandrie.
32. Constantin édicte une loi contre toutes les sectes ordonnant que le culte ne soit célébré que dans l'Église catholique; il en résulte la disparition de la plupart des sectes : les ariens, autour d'Eusèbe de Nicomédie, s'efforcent par un subterfuge de supprimer le terme consubstantiel.
33. Marcel d'Ancyre, son hérésie, sa déposition.
34. Mort de Constantin le Grand; baptisé sur le tard, il meurt et est enterré dans l'église des saints apôtres.

DU MÊME  
HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

LIVRE 2

Chapitre 1

*Découverte de la Croix de vie et des saints clous.*

Le concile de Nicée se termina donc de la sorte, et chacun des évêques rentra chez lui. L'empereur de son côté se réjouissait extrêmement de voir l'Eglise universelle parvenue à la concorde sur le dogme. Et, sous forme d'hommage de reconnaissance à Dieu pour le bon accord des évêques, en imploration aussi pour lui, ses fils et son règne, il pensa qu'il fallait bâtir une église à Dieu à Jérusalem au lieu dit du Calvaire. Vers ce même temps, Hélène aussi, sa mère, vint à Jérusalem pour prier et visiter les Lieux saints. Comme elle avait en grande révérence la religion chrétienne, elle tenait beaucoup à découvrir le bois de la sainte Croix. Ni ce bois ni le saint tombeau n'étaient aisés à découvrir. Car les païens qui avaient anciennement persécuté l'Église s'étaient efforcés par tout moyen de couper à la racine la religion quand elle commençait encore à naître, ils avaient comblé sous une masse de terre le lieu de la tombe et ils l'avaient surélevé alors qu'il était assez bas : c'est ainsi qu'il se voit encore aujourd'hui. Outre cela, ils avaient entouré d'une enceinte tout l'emplacement de la Résurrection et du Calvaire, ils l'avaient arrangé et en avaient pavé toute la surface; et ils avaient bâti un temple d'Aphrodite et fait dresser une statue de cette déesse, en sorte que ceux qui adoraient là le Christ parussent honorer Aphrodite, et qu'avec le temps tomberait dans l'oubli la vraie cause de la vénération du lieu, puisque les chrétiens n'oseraient pas le fréquenter sans crainte ou le révéler à d'autres, et qu'en revanche ce qui serait cru comme véritable, c'était le temple païen et la statue.

Le lieu se fit pourtant connaître et fut dévoilée la fraude qu'on s'était efforcé de créer à son sujet. Selon certains, c'est parce qu'un Juif des régions orientales révéla le lieu d'après un écrit qu'il tenait de ses pères, mais, comme il est permis de le penser plus justement, c'est parce que Dieu le montra par des miracles et des songes. Car, à mon avis, les choses divines n'ont besoin d'aucune indication de la part des hommes, toutes les fois que Dieu lui-même a décidé de les manifester. Quoi qu'il en soit, à ce moment, sur l'ordre de l'empereur, on nettoya cet emplacement jusqu'au fond; et à cet endroit apparut la grotte de la Résurrection; ailleurs près du même lieu on découvrit trois croix et, à part, une autre pièce de bois en guise d'écriteau rédigé en hébreu, en grec et en latin avec ces mots : «Jésus de Nazareth le roi des Juifs» (Jn 19,19-20). Ces mots, de fait, comme le rapportent les évangiles, avaient été ainsi affichés au-dessus de la tête du Christ, sur l'ordre de Pilate, alors procurateur de Judée. Malgré cette découverte, il était bien difficile de reconnaître quelle était la divine Croix, car les morceaux de l'écriteau s'étaient répandus et éparpillés de côté et d'autre, et en outre les trois croix avaient été dispersées en confusion, leur ordre ayant été bouleversé, comme il est naturel, quand on avait enlevé les corps crucifiés. En effet, après que les soldats eurent trouvé sur la croix le Christ mort, ses disciples, selon le récit de l'Évangile, l'enlevèrent d'abord et le déposèrent en un tombeau. Puis, pour hâter la mort des brigands de chaque côté, les soldats leur brisèrent les membres, et ils jetèrent les bois de côté et d'autre au hasard. Quel souci auraient-ils eu en effet de laisser les croix dans leur ordre premier ? Chacun d'eux avait hâte de finir avant le soir, et il ne jugeait pas utile de se préoccuper des croix de gens qui avaient subi mort violente. Comme on était donc ainsi encore dans l'incertitude sur la sainte Croix et qu'il était besoin d'une indication plus divine que n'en peut donner l'homme, voici ce qui arriva.

Il y avait, parmi les gens distingués de Jérusalem, une dame, qui souffrait d'une maladie pénible et incurable. Macaire, alors évêque de l'Église locale, se rendit à son lit; il avait avec lui la mère de l'empereur et les membres de son clergé. Il pria d'abord, puis fixa comme signe de reconnaissance pour les spectateurs que celle-là était la sainte Croix, qui, appliquée au corps de la femme malade, la débarrasserait de sa maladie : alors, portant chacun des bois, il les approcha de la malade. Eh bien, les deux premiers bois appliqués, la chose ne parut être rien plus que bagatelle et objet de risée, et déjà la femme était aux portes de la mort. Mais quand il eut approché pareillement le troisième bois, soudain elle leva les yeux, et, recouvrant ses forces, bondit aussitôt hors du lit, guérie. On dit aussi qu'un mort reprit vie de la même manière. La sainte Croix une fois découverte, la plus grande partie, subsistant dans un coffret d'argent, en est gardée aujourd'hui encore à Jérusalem. L'impératrice en apporta une partie à son fils Constantin,

ainsi que les clous qui avaient transpercé le corps du Christ. Avec ces clous, à ce qu'on raconte, l'empereur fit faire un casque et un frein de cheval, selon la prophétie de Zacharie, qui a annoncé à l'avance, comme s'il s'agissait d'aujourd'hui : «Ce qui est sur le frein du cheval sera consacré au Dieu tout-puissant» (Za 14,20) : ainsi parle, en propres termes, le prophète. Tout cela, de fait, était connu de longtemps et prédit par les saints prophètes; mais ce n'est que plus tard que Dieu le confirmait par des prodiges, à l'heure où il lui apparaissait que le temps en semblait être venu. Et il n'y a rien là encore de si étonnant, puisque les païens eux-mêmes conviennent que ce mot-ci est de la Sibylle (Orac. Siby. 6,26) :

*Ô bois bienheureux, sur lequel un dieu a été étendu !*

Cela, même quelqu'un qui chercherait à nous être contraire, ne saurait le nier. La Sibylle donc a prédit le bois de la Croix et la vénération qu'on aurait pour lui. Tout cela, nous l'avons raconté, comme nous l'avons reçu en transmission, pour l'avoir appris, d'une part d'hommes tout à fait au courant, à qui il était advenu de le savoir par une tradition passée de père en fils, d'autre part de tous ceux qui ont écrit ces choses mêmes, le mieux qu'ils pouvaient, et l'ont laissé pour les générations à venir.

## Chapitre 2

*Hélène, mère de l'empereur; elle se rend à Jérusalem, construit des églises et réalise d'autres oeuvres pieuses; sa mort.*

C'est sur cet emplacement donc que l'empereur résolut d'élever un temple à Dieu, et il ordonna aux gouverneurs locaux de veiller à ce que l'ouvrage fût rendu le plus splendide et riche possible. De son côté Hélène aussi, sa mère, fit bâtir deux églises, l'une à Bethléem, près de la grotte de la naissance du Christ, l'autre au sommet du mont des Oliviers, d'où il s'éleva vers le ciel. On a bien des preuves de la piété et des sentiments de révérence d'Hélène, mais la moindre n'est pas celle-ci. On dit qu'étant alors à Jérusalem elle invita à un festin les vierges sacrées, qu'elle les servit durant le repas, qu'elle leur présenta les mets et versa l'eau sur leurs mains, et fit tout ce qu'ont l'habitude de faire ceux qui servent à table. Tandis qu'elle parcourait en ces temps-là les villes d'Orient, elle honora d'offrandes appropriées les Églises locales, elle enrichit beaucoup de gens qui avaient perdu leur fortune, elle distribua libéralement le nécessaire aux pauvres, et elle délivra d'autres personnes de longs emprisonnements, de l'exil et du travail aux mines. Or il me semble qu'elle a reçu sa récompense d'une manière qui correspondait à ces mérites. Car d'une part elle a mené jusqu'au bout sa vie mortelle dans un brillant et un éclat insurpassables : elle fut proclamée Augusta, elle a fait frapper la monnaie d'or de l'empreinte de sa propre image, elle a reçu de son fils tout pouvoir sur le trésor royal et elle y a puisé à son gré. Et d'autre part, quand il lui a fallu quitter cette vie, elle est morte en pleine gloire, ayant vécu près de quatre-vingts ans et laissant son fils, avec les Césars ses petits-fils, chef de tout l'Empire romain. Et s'il y a aussi quelque utilité en ces choses, même morte, l'oubli ne l'a pas recouverte : car le siècle à venir possède, comme gage de sa mémoire continuelle, la ville de Bithynie et une autre en Palestine qui toutes deux lui ont emprunté leur nom. Voilà ce que je voulais dire sur Hélène.

## Chapitre 3

*Les églises construites par Constantin le Grand; fondation de la ville qui porte son nom; monuments qu'il fonda dans la ville; l'église de saint Michel archange en Sosthénion; les miracles qui eurent lieu en cette église.*

L'empereur ne cessait un seul instant de se dépenser pour la religion et il élevait partout de magnifiques églises au Christ, principalement dans les métropoles, comme à Nicomédie de Bithynie, à Antioche sur l'Oronte et à Byzance, dont il avait décidé qu'elle serait à égalité avec Rome et partagerait avec Rome le pouvoir. Comme en effet toutes choses lui réussissaient à son gré, qu'avaient été menées à bien, en guerres et en conclusions de traités, les relations avec les Barbares, il résolut de fonder une ville qui portât son nom et aurait même rang que Rome. S'étant rendu à la plaine devant Ilion près de l'Hellespont, au-delà de la tombe d'Ajâx, là où les Achéens

jadis en guerre contre Troie eurent, dit-on, leur mouillage et leurs baraquements, il traça le plan de la ville, telle et aussi grande qu'elle devait être; et il fit bâtir des portes fortifiées sur une éminence qui se laisse voir aujourd'hui encore depuis la mer à ceux qui naviguent au long de la côte. Tandis qu'il était occupé à cet ouvrage, Dieu la nuit lui apparut et lui rendit oracle de chercher un autre lieu. Et l'ayant transporté (en songe) à Byzance de Thrace sur la rive opposée à Chalcédoine de Bithynie, il lui révéla de fonder là sa ville et de lui donner son nom de Constantin. Il obéit à l'oracle divin fit s'étendre sur un large espace la ville antérieurement nommée Byzance et l'entoura de très puissants murs. Estimant que les autochtones n'étaient pas un nombre suffisant d'habitants pour la vaste étendue de la ville, il fit bâtir çà et là le long des rues de très grandes maisons, il établit comme maîtres en ces maisons, avec leurs domestiques, des hommes en renom, ayant fait venir les uns de la vieille Rome, les autres d'autres provinces. Il imposa des contributions, les unes pour les bâtiments et l'embellissement de la ville, les autres pour l'alimentation des habitants, et entre tous autres ornements, dans sa disposition de la ville, il la décora brillamment d'un hippodrome, de fontaines, de portiques et des autres établissements il dénomma Constantinople Nouvelle Rome et il en fit la capitale de tous les sujets de l'empire romain au nord, au sud et au levant, et de ceux qui habitent les mers intermédiaires depuis les villes du Danube et depuis Épidamne et les villes de la mer Ionienne jusqu'à Cyrène et les régions de la Libye près du cap nommé Borée. Il y établit un autre grand conseil, qu'on nomme Sénat, et il lui attribua les mêmes honneurs et les mêmes hiéroménies que ce qui est d'usage dans la vieille Rome. Et son zèle à montrer qu'en toutes choses la ville qui porte son nom était la rivale de la Rome d'Italie ne fut pas déçu : car cette ville nouvelle, avec l'aide de Dieu, progressa si bien que, de l'avis commun, elle est plus grande en habitants et en richesses. La cause en est, à mon avis, la piété tant du fondateur que de la ville, et la miséricorde et la libéralité des habitants à l'égard des pauvres. Elle attire en effet si fort à la foi dans le Christ que beaucoup de Juifs et presque tous les païens y deviennent chrétiens. Comme d'autre part elle a commencé de devenir capitale en un temps où notre religion aussi s'accroissait en nombre, elle n'a fait l'expérience ni des autels ni des temples ou sacrifices païens, sauf ce qui y a été tenté plus tard, pour un peu de temps, par Julien quand il fut empereur, et qui s'éteignit sur le champ.

Cette ville donc, l'honorant comme une cité nouvellement construite pour le Christ et décorée de son nom, Constantin l'orna de beaucoup de grandes églises. La Divinité assistait l'empereur en son zèle et lui confirmait, par des épiphanies, que ces maisons de prière dans la ville étaient saintes et salutaires. La plus remarquable, selon les dires unanimes des étrangers et des habitants, a été depuis ce temps l'église située dans le quartier qu'on nommait jadis Hestiaë. Le lieu est aujourd'hui appelé Michaëlion : pour un navigateur qui vient du Pont à Constantinople, il est à droite à environ trente-cinq stades par mer, mais à plus de soixante-dix stades pour qui fait le trajet par terre en contournant le détroit (la Corne d'Or). Le lieu a reçu sa dénomination actuelle du fait qu'on croit que le divin archange Michel y est apparu. Et de cela je m'accorde à certifier la vérité, car j'y ai été l'objet moi aussi de très grands bienfaits; et ce qu'ont éprouvé aussi beaucoup d'autres montre que c'est vrai; car les uns qui étaient victimes de terribles malheurs soudains ou de dangers inévitables, et d'autres qui étaient tombés en des maladies et des maux inconnus, après avoir là prié Dieu, ont été débarrassés de leurs infortunes.

Mais dire pour chaque cas ce qui est arrivé, et à qui, ce serait trop long. Cependant ce qui est advenu à Aquilinus, qui est encore en vie et mon collègue dans les tribunaux, il me faut le raconter : je l'ai entendu en partie de sa bouche, le reste, je l'ai vu. Comme une forte fièvre, suscitée par de la bile jaune, l'avait saisi, les médecins lui donnèrent à boire un remède purgatif. Il le vomit, et la bile sortie dans le vomissement fit que la peau prit elle aussi le même teint bilieux. De ce moment il vomissait toute nourriture et toute boisson. Comme le mal se prolongeait longtemps et qu'il ne gardait aucune nourriture, la science des médecins ne savait que faire eu égard au mal; à demi-mort déjà, il ordonna à ses domestiques de le transporter à cette église : ou bien il allait mourir là, soutenait-il, ou il guérirait. Comme il y était couché, la nuit une Puissance divine lui apparut et lui commanda de tremper les aliments avec une potion composée d'un mélange de miel, de vin et de poivre. Cela le débarrassa de la maladie; pourtant, aux yeux des médecins, selon les principes de leur art, ce sont des potions extrêmement chaudes qui semblaient devoir s'opposer aux effets de la bile jaune. J'ai appris aussi que Probianus, l'un des médecins du palais, qui souffrait d'un mal pénible aux pieds, y fut délivré de ses souffrances et gratifié d'une vision miraculeuse. D'abord païen, il était devenu chrétien; mais, au début, s'il acceptait tant bien que mal le reste du dogme, il ne pouvait admettre que la divine Croix eût été le principe du salut de tous. Comme il était en ces dispositions, une vision divine lui montra une image de la Croix parmi les offrandes sises dans le sanctuaire de l'église de saint Michel et lui révéla ouvertement que depuis la crucifixion du Christ, de tout ce qui avait été fait pour l'utilité

commune du genre humain ou pour l'intérêt particulier de quelques personnes, ni les saints anges ni les hommes pieux et bons n'avaient pu le mener à bien sans la puissance de la vénérable Croix. Voilà, parmi les événements qui à ma connaissance se sont passés en cette église – car ce n'est pas le moment de les dénombrer tous –, ceux que je me suis laissé aller à rapporter.

#### Chapitre 4

*Réalisations de Constantin le Grand concernant le chêne de Mambré; édification d'une église.*

Il faut aussi que je raconte ce que l'empereur Constantin délibéra au sujet du chêne dit de Mambré. Ce lieu, qu'on nomme aujourd'hui Térébinthe, a dans son voisinage, au midi, à une distance de quinze stades, la ville d'Hébron, et il est distant de Jérusalem d'environ deux cent cinquante stades. C'est là, dit-on de façon véridique, qu'en même temps que les anges envoyés contre les Sodomites, apparut aussi à Abraham le fils de Dieu et qu'il lui prédit la naissance de son fils. Aujourd'hui encore il se célèbre là chaque année en été une panégyrie brillante des gens du lieu et d'autres venus de plus loin, Palestiniens, Phéniciens et Arabes. Beaucoup s'y réunissent aussi en vue du marché, pour vendre et acheter. La fête est recherchée de tous avec empressement, des Juifs en tant qu'ils se vantent d'avoir Abraham comme patriarche, des païens à cause de la visitation des anges, des chrétiens à leur tour parce qu'est apparu alors à cet homme pieux celui qui plus tard s'est manifesté pour le salut du genre humain en naissant de la Vierge. Tous donc rendent des honneurs appropriés à ce lieu, les uns prient le Dieu de l'univers, les autres invoquant les anges, leur offrant des libations de vin, leur sacrifiant ou un boeuf ou un bouc ou un mouton ou un coq. Ce que chacun en effet avait de plus cher et de meilleur comme bête, il le nourrissait avec soin durant toute l'année, et, en vertu d'une promesse, le gardait pour lui et les siens en vue de se régaler à la fête de là-bas. Par honneur pour le lieu ou par crainte d'y éprouver un malheur par une colère divine, nul là-bas n'y couche avec une femme, bien que, comme il arrive en une fête, elles y prennent davantage soin de leur beauté et de leur parure et, à l'occasion, s'y montrent et s'y produisent; nul non plus ne s'y abandonne d'autre façon à la licence, et cela bien que, en général, ils y aient tous leurs tentes proches les unes des autres et y couchent pêle-mêle. Ce n'est en effet là qu'un champ à ciel ouvert, il ne s'y trouve pas de constructions sauf celles qu'on a bâties jadis près du chêne même d'Abraham et le puits qui y a été creusé par lui. A ce puits d'ailleurs, au temps de la panégyrie, nul ne puisait. Selon une coutume païenne en effet, les uns y plaçaient des lampes allumées, d'autres y jetaient du vin ou des gâteaux, d'autres des pièces de monnaie ou des parfums ou de l'encens. Et pour cette raison, comme il est naturel, l'eau devenait inutilisable, à cause du contact de ce qu'on y jetait. Tout cela, qu'en la manière susdite les païens accomplissaient avec plaisir selon leur coutume, la mère de l'épouse de Constantin, s'étant rendue là un jour par vœu, le rapporta à l'empereur. A cette nouvelle, il accusa sans ménagement les évêques de Palestine d'avoir négligé leur devoir et d'avoir supporté que ce lieu, bien qu'il fût saint, fût souillé de libations et de sacrifices profanes. Ses pieux reproches sont attestés par la lettre qu'il écrivit à ce sujet à Macaire, évêque de Jérusalem, à Eusèbe de Pamphile et aux autres évêques de Palestine. Il leur ordonna de se réunir avec les évêques de Phénicie, de telle sorte que, une fois détruit de fond en comble l'autel qui se trouvait là et livrées au feu les idoles de bois, on traçât à cet endroit le plan d'une église digne de l'antiquité et de la majesté du lieu, on veillât à ce qu'il fût désormais libre de libations et de sacrifices, en sorte qu'on n'y fit rien d'autre que d'adorer Dieu selon les rites de l'Église. Si quelqu'un était pris sur le fait de tenter les usages d'autrefois, les évêques devaient le dénoncer, en sorte qu'on lui infligeât le châtement le plus grave. En vertu de cette lettre impériale, les gouverneurs et les évêques du Christ mirent à exécution les ordres reçus.

#### Chapitre 5

*Constantin fait détruire les temples des idoles et encourage ainsi davantage les populations à être chrétiennes.*

Comme beaucoup des populations des campagnes et des villes avaient encore dans tout l'Empire crainte révérentielle et vénération pour la vanité des idoles et qu'ainsi elles se détournaient de la religion chrétienne, mais demeuraient attachées à leurs antiques traditions et

aux coutumes et panégyries ancestrales, il parut nécessaire à l'empereur d'apprendre aux sujets à perdre le goût de leurs pratiques religieuses. Or c'était facile si on les accoutumait d'abord à mépriser les temples et les statues qui s'y trouvaient. Cette idée lui étant venue, l'empereur ne fit pas appel à la troupe, mais c'étaient des chrétiens de son palais qui accomplissaient ses desseins en parcourant les villes avec des lettres impériales. Les gens en effet, craignant pour eux, leurs enfants et leurs femmes d'éprouver un malheur s'ils faisaient opposition, se tenaient en paix. Quant aux néocores et aux prêtres, n'ayant plus derrière eux le soutien du peuple, ils livraient ce qu'il y avait chez eux de plus précieux et ce qu'on appelle objets tombés du ciel, et ils les tiraient d'eux-mêmes du fond des sanctuaires et des retraites cachées dans les temples. Étaient désormais accessibles à qui voulait les lieux auparavant inaccessibles et connus des seuls prêtres. Des statues à leur tour, celles qui étaient en métal précieux, ou la partie des autres qui semblait être utile, étaient fondues et devenaient de l'argent du fisc, et celles qui, de bronze, étaient de belles oeuvres d'art étaient transportées de partout à la ville dénommée d'après Constantin pour y servir d'ornement. Aujourd'hui encore se dressent en public le long des rues, à l'hippodrome et au palais, les statues de l'Apollon donneur d'oracles à Delphes, les Muses de l'Hélicon, les trépieds de Delphes et le célèbre Pan que Pausanias de Lacédémone et les villes grecques dédièrent après la guerre contre les Mèdes. Parmi les temples, les uns furent privés de leurs portes, d'autres de leurs toits, d'autres, par ailleurs négligés, étaient démolis et détruits. Furent alors détruits de fond en comble et disparurent complètement le temple d'Asclépios à Aegaë de Cilicie et celui d'Aphrodite à Aphaka près de la montagne du Liban et du fleuve Adonis. Ces deux temples avaient été tout à fait illustres et en vénération pour les gens d'autrefois, attendu que les Égéates se vantaient de ce que chez eux les malades étaient délivrés de leurs maladies, Asclépios apparaissant la nuit et les guérissant; à Aphaka d'autre part, après une certaine invocation, à un jour fixe, un feu s'élançait comme un astre depuis le sommet du Liban et il s'enfonçait dans le fleuve qui est auprès. Les gens disaient que c'était Ourania : c'est ainsi qu'ils nomment Aphrodite. Après ces événements, tout alla à souhait selon les désirs du prince. Les uns en effet, voyant les lieux jadis traités par eux avec vénération et crainte renversés au sol et remplis au-dedans de chaume et d'immondices, en vinrent à mépriser les sanctuaires auparavant révéérés et ils reprochaient aux ancêtres leur égarement; les autres, jaloux chez les chrétiens l'honneur où les tenait le prince, jugèrent nécessaire d'imiter les sentiments de l'empereur. D'autres, s'étant appliqués à l'examen de la doctrine, furent conduits ou par des prodiges ou par des songes ou par des entretiens avec des évêques ou des moines à estimer qu'il valait mieux pour eux devenir chrétiens. De ce moment les populations des campagnes et des villes abandonnèrent de bon gré leurs dispositions intérieures; c'est en ce temps par exemple que le mouillage de Gaza, qu'on nomme Maïouma, très adonné à la superstition et qui, avant cela, honorait les anciennes coutumes, se convertit en masse au christianisme. Pour les récompenser de leur piété, l'empereur leur accorda un très grand privilège, il fit de ce bourg une ville, alors qu'elle ne l'était pas, et il la dénomma Constantia, honorant ainsi ce lieu, à cause de sa religion, du nom du plus cher de ses fils. Pour la même raison, à ce que j'ai appris, la ville de Constantina en Phénicie a pris pour elle le nom de l'empereur. Mais il n'est pas facile de tout raconter en détail : car c'est un très grand nombre encore d'autres villes qui alors vinrent d'elles-mêmes à notre religion, et de leur propre mouvement, sans nul ordre du prince, les gens détruisirent les temples et les statues divines chez eux et bâtirent des églises.

## Chapitre 6

*Pour quels motifs, sous le règne de Constantin, le nom du Christ se répand dans le monde entier.*

Alors que l'Église se multipliait ainsi dans tout l'Empire, la religion s'étendait aussi parmi les Barbares mêmes. Déjà, de fait, les tribus des bords du Rhin étaient chrétiennes; les Celtes, et ceux des Gaulois qui habitent à l'extrémité des terres près de l'Océan, les Goths, et toutes les peuplades limitrophes qui étaient jadis près des rives du Danube, participaient depuis longtemps à la foi dans le Christ et ainsi avaient pris de nouvelles façons d'être, plus civilisées et plus raisonnables. Pour presque tous les Barbares, c'est un motif tout extérieur qui les amena à révéérer la doctrine des chrétiens : les guerres successives qui se produisirent entre les Romains et les Barbares sous le règne de Gallien et de ses successeurs. Comme en effet, à cette époque, une foule indicible de peuplades mélangées se transporta depuis la Thrace pour faire des incursions en Asie et que d'autres Barbares, en d'autres lieux, attaquèrent de la même manière

les Romains de leur voisinage, beaucoup de prêtres chrétiens, faits prisonniers par les Barbares, se trouvèrent avec eux. Comme ils guérissaient les malades de chez les Barbares et purifiaient les possédés par le seul nom du Christ et l'invocation du Fils de Dieu, qu'en outre ils menaient avec sagesse une vie irréprochable et s'élevaient par leurs vertus au-dessus du blâme, les Barbares, ayant admiré ces hommes pour leur vie et leurs actions miraculeuses, comprirent qu'ils seraient avisés et qu'ils se rendraient Dieu propice s'ils imitaient ces hommes qui leur avaient paru meilleurs et s'ils adoraient la Divinité comme eux. Ils se donnaient donc ces prêtres comme guides de la conduite à tenir, ils étaient ainsi instruits et baptisés, et célébraient le culte religieux en conséquence.

## Chapitre 7

### *Les Ibères reçoivent la foi dans le Christ.*

C'est, dit-on, sous ce présent règne que les Ibères firent la connaissance du Christ. Ce peuple barbare est grand et très belliqueux, il habite à l'intérieur de l'Arménie vers le Nord. La personne qui leur fit quitter leur religion ancestrale fut une femme chrétienne faite prisonnière. Comme elle était très croyante et très pieuse, elle ne se relâcha pas, même chez les Barbares, de sa conduite habituelle. Elle aimait à jeûner, et, nuit et jour, à prier et bénir Dieu. Les Barbares lui demandaient pourquoi elle supportait ces pratiques : comme elle leur répondait naïvement qu'il faut adorer ainsi le Christ Fils de Dieu, ils trouvaient étranges et le nom de l'être adoré et le mode de l'adoration. Il advint qu'un jeune garçon tomba là gravement malade, et sa mère le portait de maison en maison et le montrait : les Ibères ont en effet coutume d'agir ainsi pour que, s'il se trouve quelque médecin du mal, la guérison soit pour les malades facile à se procurer. Or quand, n'ayant été nulle part guéri, l'enfant eut été porté aussi chez la prisonnière : «Je n'ai, dit-elle, mon amie, connaissance ou expérience ni de remède, ni de baumes ni d'emplâtres; mais je crois que le Christ que j'adore, le Dieu vrai et grand, va être le Sauveur de ton fils.» Aussitôt, ayant prié pour lui, elle le débarrassa de sa maladie alors qu'on s'attendait à ce qu'il dût bientôt mourir. Peu après, alors que l'épouse aussi du roi de ce peuple allait périr d'un mal inguérissable, elle la sauva de la même manière, et elle l'instruisit dans la connaissance du Christ, lui ayant expliqué qu'il est le gardien de la santé, de la vie, de la royauté, et le Seigneur de toutes choses. Par l'expérience de ce qui lui était arrivé, la reine crut que les paroles de la prisonnière étaient vraies, elle adhéra à la religion chrétienne et tint en grand honneur la femme. Tout étonné de la rapidité et du caractère paradoxal du changement de foi et de la guérison de son épouse, le roi en apprit d'elle la cause et il ordonna de récompenser la prisonnière par des présents. «Mais elle s'en soucie fort peu, dit la reine, même si on les estime très précieux. Elle ne fait cas que d'une chose, le culte à l'égard de son propre Dieu. Si nous voulons lui faire plaisir et si nous souhaitons de vivre avec sécurité et bonheur, eh bien donc, nous aussi, adorons-le, lui qui est un Dieu puissant et Sauveur, qui, s'il le veut, maintient les rois dans leur état et en retour est capable de rendre petits les grands, de donner gloire aux obscurs et de sauver ceux qui sont en péril.»

Bien que la reine lui parût souvent avoir raison, le roi des Ibères demeurait dans l'incertitude. Il ne se laissait pas entièrement persuader; il se méfiait de la nouveauté de la chose et il avait scrupule à l'égard de la religion traditionnelle. Or, peu après, avec sa suite, il entra dans une forêt pour y chasser. Soudain un brouillard très dense et une nuée épaisse se répandirent sur eux de tout côté, cachant le ciel et le soleil : une nuit profonde, une forte obscurité couvraient toute la forêt. Chacun alors craignant pour lui-même, tous se dispersèrent. Le roi errait seul et, comme il arrive aux gens ne sachant que faire dans les périls, il songea au Christ. Il résolut en esprit de le tenir pour Dieu et de l'adorer désormais s'il échappait au présent malheur. Alors qu'il y songeait encore, le brouillard soudain se dissipa, la nuée fit place à un ciel clair et, le rayon ayant percé la forêt, il fut sauvé en ce lieu-même. Il raconta la chose à son épouse, fit venir la prisonnière, et lui demanda de leur enseigner comment il fallait adorer le Christ. Quand elle leur eut expliqué, dans la mesure légitime à une femme, ce qu'il fallait dire et faire, il rassembla ses sujets et leur rapporta publiquement les bienfaits divins dont ils avaient joui, lui et sa femme. Bien que non baptisé encore, il fit connaître à ses sujets ce qui regarde la doctrine; tous deux les persuadent d'adorer en masse le Christ, lui les hommes, et la reine avec la prisonnière, les femmes. Rapidement, par une convention commune de tout le peuple, on s'apprêta à bâtir le plus brillamment possible une église. Lorsqu'ils érigèrent en cercle le péribole du temple, ayant mis en place des machines ils tiraient en haut les colonnes et les fixaient sur leurs bases. A ce qu'on raconte, une fois dressées la première et la deuxième colonnes, il y eut difficulté pour

l'établissement de la troisième, et l'on ne put y réussir ni par l'art des gens du métier ni par un déploiement de force, bien que fussent nombreux ceux qui tiraient. Le soir venu, il n'y eut plus là que la prisonnière qui passait la nuit à supplier Dieu qu'on pût aisément dresser les colonnes, tous les autres s'étaient retirés en grand chagrin, et en particulier le roi : car, dressée jusqu'à mi-hauteur, la colonne restait dans une position oblique, et, comme elle était fixée au sol, il était impossible de la mouvoir du bas. Or cette femme allait, grâce à ce dernier miracle ou aux miracles précédents, confirmer les Ibères dans leur foi. Quand en effet les gens furent arrivés à l'aube à l'église – prodige admirable et semblable à un songe –, la colonne que, la veille, on ne pouvait mouvoir, apparut toute droite, se balançant à une petite distance au-dessus de sa propre base. Cependant que tous, frappés de stupeur, confessaient que seul le Christ est le vrai Dieu, à la vue de tous, la colonne, ayant glissé à travers l'air, vint s'ajuster tranquillement d'elle-même à sa base, comme par une machine.

Après cela, toutes les autres colonnes furent aisément dressées, et les Ibères n'en avaient que plus d'ardeur à achever l'ouvrage. Quand donc l'église eut été bâtie avec empressement, sur le conseil de la prisonnière on députa des ambassadeurs à l'empereur Constantin, lui portant alliance et traité, et demandant en retour que soient envoyés au peuple des prêtres. Quand les ambassadeurs eurent relaté ce qui s'était passé chez eux et comment tout le peuple adorait le Christ avec grand soin, l'empereur des Romains se réjouit de cette ambassade, et il renvoya les ambassadeurs, qui avaient tout réglé selon leurs vœux. C'est ainsi que les Ibères reconnurent le Christ, et aujourd'hui encore ils l'honorent avec grand zèle.

## Chapitre 8

### *Conversion au christianisme des Arméniens et des Perses.*

J'ai entendu dire en revanche qu'auparavant déjà les Arméniens ont été chrétiens. On dit en effet que Tiridate, qui était alors le chef de ce peuple, à la suite d'un miracle qui s'était produit relativement à sa maison, était lui-même devenu chrétien et qu'en même temps il avait ordonné, par le fait d'une unique proclamation, que tous ses sujets partageassent le même culte que lui.

Par la suite, c'est aussi chez les peuplades limitrophes que pénétra la doctrine et qu'elle y fit des progrès. Et à mon avis, chez les Perses même, commencèrent à devenir chrétiens tous ceux qui, à cause de l'échange de relations entre Osroéniens et Arméniens, prirent contact, comme il est naturel, avec les saints hommes qui étaient chez ceux-ci et firent l'expérience de leurs vertus.

## Chapitre 9

### *Sapor, roi de Perse, est excité contre les chrétiens; l'évêque perse Syméon; martyr d'Ouasthazadès, eunuque du palais.*

Mais comme avec le temps ils étaient devenus très nombreux, qu'ils avaient commencé de célébrer le culte et qu'ils avaient prêtres et diacres, cela fâchait extrêmement les mages qui, depuis l'origine, dirigent la religion des Perses comme une sorte de race sacrée où l'on se succède de père en fils. Cela fâchait aussi les Juifs qui, d'une certaine manière, mus par jalousie, sont naturellement les ennemis de la religion chrétienne. Ils calomnient auprès de Sapor, le roi d'alors, Syméon, l'archevêque de Séleucie et de Ctésiphon, villes principales de la Perse, comme étant l'ami du César romain et lui dénonçant les affaires des Perses. Persuadé par ces calomnies, Sapor, tout d'abord, se mit à écraser les chrétiens par des impôts démesurés – il savait que la plupart d'entre eux pratiquent la pauvreté – et il confia le recouvrement des impôts à des hommes très durs, en sorte que, forcés par l'indigence et par la cruauté des percepteurs, ils finissent par laisser de côté leur religion : c'est à quoi en effet il visait. Après cela, il ordonna de passer au fil de l'épée les prêtres et serviteurs de Dieu, de détruire les églises de fond en comble, de déclarer les vases sacrés propriété publique et de traduire en justice Syméon, comme ayant trahi le royaume des Perses et leur religion. Les mages donc, avec le concours des Juifs, détruisirent avec empressement les églises. Syméon fut saisi et traîné, chargé de chaînes, devant le roi. Mais là, il se conduisit en homme de grand mérite et en brave. En effet, quand Sapor ordonna qu'on l'amenât pour qu'il le fit torturer, ni il n'eut de crainte ni il ne fit le geste d'adoration. Sur quoi, fortement irrité, Sapor lui demanda : «Pourquoi donc ne t'es-tu pas prosterné aujourd'hui, alors



que tu faisais ce geste auparavant ?» – «Parce qu'auparavant, dit Syméon, je n'étais pas traîné en justice comme prisonnier pour que je trahisse le vrai Dieu, et, sans me distinguer en rien des autres, je suivais les usages reçus touchant la majesté royale; mais aujourd'hui il ne m'est pas permis de le faire, car je viens soutenir un combat pour la défense de la piété et de notre doctrine.» Sur ces mots, le roi l'engagea à adorer le soleil : s'il obéissait, le roi lui promettait de lui faire de grands dons et de le tenir en honneur; s'il désobéissait, le roi le menaça de le faire périr, lui et tout le peuple des chrétiens. Comme ni il ne le frappait par ses menaces ni il ne l'amollissait par ses promesses, mais que Syméon continuait à soutenir courageusement qu'il n'adorerait jamais le soleil et ne se montrerait pas traître à sa religion, le roi ordonna pour l'instant de le laisser dans les chaînes : il se dit que vraisemblablement Syméon changerait d'opinion.

Taudis qu'on l'entraînait à la prison, un vieil eunuque, Ouasthazadès, nourricier de Sapor et chef de la maison royale, l'aperçut, se leva et se prosterna devant lui : il se trouvait par hasard assis devant les portes du palais. Mais Syméon lui fit de violents reproches, poussa un grand cri de colère, se détourna et passa outre; bien qu'en effet il fût chrétien, il avait peu auparavant, par contrainte, adoré le soleil. Aussitôt l'eunuque, avec larmes et lamentation, se dépouilla de sa robe brillante, et revêtu, comme un homme en deuil, d'une robe noire, il se tenait assis devant la maison royale, pleurant et gémissant. «Malheur à moi, disait-il, que ne dois-je pas craindre que soit à mon égard le Dieu que j'ai renié ? Puisqu'à cause de cela, Syméon, depuis longtemps mon familier, sans même m'avoir adressé une parole, s'est déjà détourné de moi ainsi et a passé outre.» Sapor apprit la chose, fit venir l'eunuque et lui demanda la raison de son chagrin : lui était-il survenu quelque malheur concernant sa maison ? Ouasthazadès prit la parole et dit : «Je n'ai encouru, ô roi, nulle malchance en ce qui regarde la maison d'ici-bas. Plût au ciel qu'à la place de ce qui m'est arrivé je fusse tombé en toute sorte de malheur d'un autre genre ce serait plus facile à supporter. Mon chagrin maintenant vient de ce que je vis et de ce que, moi qui aurais dû être mort depuis longtemps, je vois le soleil que, pour te faire plaisir et non de mon propre mouvement, j'ai fait semblant d'adorer; aussi est-il doublement juste que je meure, et pour avoir trahi le Christ et pour t'avoir trompé.» Sur ces mots il prit à témoin le Créateur du ciel et de la terre qu'il ne changerait plus d'opinion. Stupéfait de la conversion paradoxale de l'eunuque, le roi n'en fut que plus irrité contre les chrétiens, dans la pensée qu'ils obtenaient de tels succès par des artifices magiques. Pour épargner le vieillard, se montrant tantôt doux, tantôt intraitable, il essayait à toutes forces de le faire changer d'idée. Comme il n'aboutissait à rien, que Ouasthazadès soutenait qu'il ne serait jamais assez sot pour adorer, en lieu et place du Dieu Créateur universel, les oeuvres qu'il a créées, alors, dans un mouvement de colère, le roi ordonna qu'il eût la tête tranchée. Comme il était conduit par les geôliers au supplice, il leur demanda d'attendre un instant : il avait quelque chose à faire dire au roi. Il fit venir alors l'un des eunuques les plus fidèles et lui ordonna de dire ceci à Sapor : «La bienveillance que depuis l'enfance jusqu'à ce jour, ô roi, j'ai eue pour votre maison, en me mettant avec le zèle approprié au service de ton père et au tien, n'a pas besoin, me semble-t-il, de témoins auprès de toi puisque tu sais bien tout cela. En retour de tous les plaisirs que j'ai pu vous faire, rends-moi le service que voici : que je ne paraisse pas, aux yeux de ceux qui ne savent pas, encourir un châtement comme ayant été infidèle à l'égard du trône ou autrement pris en flagrant délit de crime. Et pour que ce soit évident, un héraut ira criant à tous que Ouasthazadès a la tête tranchée, non pour avoir été convaincu d'une faute en quoi que ce soit dans le palais, mais parce qu'il est chrétien et qu'il refuse au roi de renier son propre Dieu.» L'eunuque transmit ces mots, et Sapor, sur la demande de Ouasthazadès, ordonna de faire cette proclamation. Il estimait, de fait, que les autres cesseraient volontiers d'être chrétiens s'ils se mettaient dans l'esprit que le roi n'épargnerait aucun chrétien, puisqu'il avait fait périr un vieillard qui était son nourricier et un familier plein de bienveillance. Ouasthazadès en revanche tenait à ce que fût proclamée la cause de son châtement, car il faisait ce calcul : quand il avait par pusillanimité adoré le soleil, il avait poussé à la crainte beaucoup de chrétiens, mais maintenant qu'ils apprendraient qu'il avait péri pour la religion, beaucoup imiteraient son courage.

## Chapitre 10

### *Exécution de chrétiens par Sapor en Perse.*

C'est ainsi que, de la façon la plus glorieuse, Ouasthazadès quitta la vie d'ici-bas : Syméon, lui, quand il eut appris la nouvelle – c'était le sixième jour de la semaine, auquel, avant la fête de la Résurrection, on célèbre chaque année la mémoire de la Passion du Sauveur –, le roi

décida que Syméon aussi périrait par le glaive. Comme en effet on l'avait ramené de la prison au palais, il avait très courageusement discuté sur le dogme avec Sapor, et il n'avait accepté ni de l'adorer ni d'adorer le soleil. Il fut ordonné que le même jour périraient semblablement cent autres chrétiens qui se trouvaient en prison; Syméon devait être égorgé le dernier de tous après avoir assisté à la mort de tous ses compagnons. De ceux-ci, les uns étaient évêques, d'autres prêtres, d'autres en d'autres degrés du clergé. Alors qu'ils étaient tous conduits à la mort, survint l'archimage qui leur demanda s'ils voulaient vivre, partager la religion du roi et adorer le soleil. Aucun d'eux ne choisit de vivre à ces conditions : quand on les eut conduits au lieu où ils devaient être tués, cependant que les bourreaux s'appliquaient à leur ouvrage et s'occupaient d'égorger les martyrs, Syméon, debout près des victimes, les exhortait à avoir du courage, il leur parlait de la mort, de la résurrection et de la piété; tirant son assurance des saintes Écritures, il leur montrait que mourir ainsi était la vraie vie, mais que trahir Dieu par lâcheté était, de l'aveu général, la mort; peu après en effet, même si nul ne les tuait, ils mourraient d'eux-mêmes, car c'est là le terme inévitable pour quiconque est né; la vie future en revanche, qui est continuelle, ne se présentera pas pour tous les hommes de la même façon, mais les hommes rendront un compte exact, comme tiré au cordeau, de leur conduite ici-bas; et c'est de façon éternelle que l'un recevra la récompense de ses bonnes actions et l'autre, le châtement de ses mauvaises; ce qui prévaut donc sur tout parmi les biens, ce qui est la condition la plus heureuse, c'est de choisir de mourir pour Dieu. Voilà ce que disait Syméon, qui, tel un pédotribe, montrait comment il faut entrer dans le combat; et chacun, en entendant ces paroles, marchait avec ardeur au massacre. Quand le bourreau eut fait sa tâche pour les cent, il tua en dernier Syméon aussi et Abdéchalaas et Anninas : c'étaient là deux prêtres âgés de son église, qui avaient été, en même temps que lui, saisis et mis en prison.

## Chapitre 11

### *Pousikès, chef des artisans de Sapor.*

A ce moment, comme Pousikès, qui était le chef des artisans du palais, présent à la scène, avait vu Anninas tremblant quand il était préparé pour l'égorgement, il lui dit : «Ferme pour un instant tes yeux, vieillard, et prends courage : sur le champ tu verras la lumière du Christ.» Dès qu'il eut dit ces mots, il fut saisi et emmené chez le roi. Il confessa qu'il était chrétien, et comme, avec grande liberté de langage, il avait parlé au roi pour la défense de la doctrine et des martyrs, Sapor, estimant qu'il avait usé d'une franchise inconvenante, ordonna qu'il mourût d'un genre de mort étrange et très cruel. Les bourreaux lui percèrent le cou au tendon cervical et par là lui arrachèrent la langue. Sur une dénonciation de certains, sa fille aussi, qui était vierge sacrée, fut alors saisie et mise à mort. L'année suivante, au jour même où d'une part on célébrait la mémoire de la Passion du Christ et où d'autre part on attendait la fête de sa Résurrection d'entre les morts, un ordre très cruel de Sapor se répandit dans toute la Perse, condamnant à mort ceux qui se confessaient chrétiens : à ce moment-là une foule innombrable de chrétiens périt, dit-on, par le glaive. Les mages en effet, par les villes et les villages, poursuivaient avec soin ceux qui se cachaient; les autres, sans que nul ne les poussât, se dénonçaient eux-mêmes, pour ne pas paraître renier le Christ par leur silence. Comme on tuait sans merci tous les chrétiens, beaucoup aussi périrent dans le palais même, entre autres l'eunuque Azadès, qui était très cher au roi. Quand Sapor apprit sa mort, il en fut extrêmement peiné, et il arrêta ce massacre public, ordonnant que fussent seuls mis à mort les chefs de notre religion.

## Chapitre 12

### *Tarboula, soeur de Syméon; son martyre.*

Vers ce temps-là, la reine étant tombée malade, on saisit la soeur de l'évêque Syméon, nommée Tarboula, vierge sacrée, ainsi que sa servante qui menait le même genre de vie, et une soeur qui, après la mort de son époux, avait renoncé au mariage et qui fut traduite également en justice. L'arrestation eut lieu à la suite d'une calomnie des Juifs, qui les accusaient d'avoir, par des poisons, machiné la mort de la reine par ressentiment de la mort de Syméon. La reine – tout être malade prête usuellement l'oreille aux bruits odieux – conjectura que cette calomnie était fondée, surtout en ce qu'elle était venue de Juifs, car elle partageait leurs croyances, elle vivait à

la juive, et elle les tenait pour incapables de mensonge et bienveillants à son égard. Les mages donc, les ayant reçues de la main des soldats, condamnent à mort Tarboula et les autres. Elles furent sciées en deux, les tronçons furent empalés, et les mages firent passer la reine entre les pieux dans la pensée que cela éloignerait le mal. Cette Tarboula avait été, dit-on, de noble apparence et très belle; certains des mages s'étaient épris d'elle et lui avaient envoyé des messages secrets en vue de s'unir à elle, lui promettant en salaire, si elle les écoutait, le salut pour elle et ses compagnes : mais elle, sans même supporter d'écouter ces propositions impudiques, les avait traités avec mépris et blâmés pour leur licence, et avec ardeur avait mieux aimé mourir que de trahir sa virginité. Comme, selon l'ordre de Sapor, ainsi que je l'ai dit plus haut (chap. 11,5), la règle était de laisser aller les autres et de ne saisir que les prêtres et les maîtres de la doctrine, les mages et archi-mages parcouraient la Perse et y molestaient avec soin les évêques et les prêtres, et cela surtout dans l'Adiabène : c'est une région de Perse qui est presque entièrement chrétienne.<sup>1</sup>

## Chapitre 13

### *Martyre de saint Akepsimas et de ses compagnons.*

Vers ce temps-là ils saisirent aussi l'évêque Akepsimas et beaucoup de membres de son clergé. A la réflexion, ils se contentèrent du butin que constituait l'évêque et ils relâchèrent les autres après avoir confisqué leurs biens. Un certain prêtre, Jacob, voulut accompagner Akepsimas et, sur la demande qu'il fit aux mages, il fut mis sous les mêmes chaînes. Et, comme Akepsimas était âgé, il le servait avec ardeur, il allégeait, autant qu'il le pouvait, ses misères et il soignait ses plaies. Peu de temps après son arrestation, les mages torturèrent l'évêque de coups de lanière très cruels pour le forcer à adorer le soleil. Il ne céda pas, et ils le remirent dans les fers. Il y avait à ce moment aussi en prison, à cause de la foi, les prêtres Aeithalas et Jacob, les diacres Azadanès et Abdièzous : ils avaient été très cruellement fouettés par les mages. Pas mal de temps s'étant passé, le grand archi-mage alla s'entretenir avec le roi à leur sujet. L'archi-mage ayant reçu permission de les châtier comme il voudrait s'ils n'adoraient pas le soleil, il fit afficher dans la prison l'ordre de Sapor. Comme ils répondirent ouvertement qu'ils ne se montreraient jamais traîtres au Christ ni n'adoreraient le soleil, il les fit torturer sans merci. Akepsimas mourut ainsi après avoir persévéré avec courage dans sa confession de la foi. Certains des otages arméniens chez les Perses enlevèrent secrètement ses restes et les enterrèrent. Les autres, bien qu'ils n'eussent pas été moins fouettés, restèrent en vie, contre toute attente; et comme ils n'avaient pas changé d'opinion, on les remit dans les fers. Avec eux était aussi Aeithalas : pendant qu'on le frappait, on lui tendait les membres, et on avait tiré si fort que ses bras avaient été arrachés des épaules et qu'il promenait partout des mains comme mortes et seulement pendantes, en sorte que d'autres lui mettaient les aliments dans la bouche.

Sous ce règne de Sapor passèrent, par le martyre, de cette vie dans l'autre un nombre incalculable de prêtres, de diacres, de moines, de vierges sacrées et de ceux qui, dans d'autres fonctions, servaient dans les églises et soutenaient la doctrine orthodoxe. Les évêques dont j'ai appris le nom sont Barbasymès, Paul, Gaddiabès, Sabinos, Maréas, Mômimos, Jean, Hormisdas, Boulidas, Papas, Jacob, Romas, Maarès, Agas, Bochrès, Abdas, Abdièsous, Jean, Abramios, Abdélas, Sabôrès, Isaac, Dausas : celui-ci avait été fait prisonnier par les Perses au lieu-dit Zabdaïon, et il mourut à ce moment pour la foi en même temps que le chorévêque Maréabès et environ deux cent cinquante membres du clergé de ce chorévêque, qui avaient été faits prisonniers par les Perses avec lui.

## Chapitre 14

### *Martyre de l'évêque Milès; son genre de vie; Sapor fait subir le martyre en Perse à seize mille nobles, sans parler des gens d'obscure origine.*

---

<sup>1</sup> Les noms de plusieurs martyrs d' Adiabène sont donnés par LABOURT, p. 74-77 : Jean, évêque d'Arbel, Abraham, son successeur, le laïc Hanania, le prêtre Jacques, sa soeur, la religieuse Marie, cinq autres religieuses, Barhadbsabba, diacre d'Arbel, Ailhala, prêtre d'Arbel, le diacre Hufsaï. Le prêtre Jacques et le diacre Azad clôturent la liste des martyrs d'Adiabène, en 372.

En ce temps-là aussi Milès témoigna pour la foi. Il avait d'abord servi dans l'armée des Perses, puis il quitta l'armée et voulut mener la vie d'un apôtre. On dit que, ordonné évêque d'une ville de Perse, il y endura souvent bien des maux, subit des coups et le supplice du chevalet. Comme il ne parvenait à ne faire aucun chrétien, il en fut courroucé, maudit la ville et s'en alla. Peu de temps après, comme les premiers de cette ville s'étaient révoltés contre le roi, une armée y survint avec trois cents éléphants, qui détruisit la ville, y fit passer la charrue comme en une terre cultivée et l'enseménça. Milès, ne portant avec lui qu'une besace où il tenait le saint livre des évangiles, s'en alla à Jérusalem pour y prier, et de là en Égypte pour y visiter les moines de ce pays. De quels exploits saints et miraculeux nous avons appris que cet homme fut l'auteur, les Syriens en témoignent, qui ont écrit ses actes et sa vie. M'est avis, quant à moi, que pour l'instant ce récit suffit sur lui et sur les martyrs de Perse sous le règne de Sapor. Car c'est avec peine qu'on dénombrerait tout ce qui leur est arrivé, qui ils étaient, d'où ils venaient, comment ils furent martyrisés et quels supplices ils subirent : les modes de ces supplices sont de toute sorte chez les Perses, car ils rivalisent de cruauté. Autant qu'il est possible de le dire en résumé, on rapporte que ceux des martyrs d'alors dont le nom circule furent, hommes et femmes au nombre de seize mille, que la foule des martyrs, outre ceux-là, est incalculable, et, pour cette raison, dénombrer leurs noms a paru une tâche difficile aux Perses, aux Syriens et aux habitants d'Édesse, qui ont pris grand soin de la chose.

## Chapitre 15

### *Lettre de Constantin à Sapor pour mettre un terme à la persécution des chrétiens.*

Quand l'empereur des Romains Constantin eut appris que les chrétiens de Perse étaient ainsi persécutés, il en fut attristé et grandement irrité. Il cherchait à leur venir en aide, mais ne savait que faire pour qu'eux aussi vécussent en sécurité. Par accident, vers ce temps, des ambassadeurs du roi des Perses vinrent à lui. Il donna son consentement à leurs demandes et les renvoya ayant mené à leur gré leur affaire. Mais il estima que c'était une bonne occasion de recommander les chrétiens de Perse à Sapor, et il lui écrivit une lettre professant qu'il lui aurait une reconnaissance immense et inscrite en sa mémoire, s'il montrait de l'humanité à l'égard de ceux qui, dans son royaume, pratiquaient la religion chrétienne : car il n'y avait, disait-il, rien à reprocher au mode de leur culte, s'il est vrai qu'ils se bornaient à implorer Dieu par des prières non accompagnées de sacrifices sanglants. Car Dieu ne se plaisait pas aux effusions de sang, seule lui était agréable une âme pure tournée vers la vertu et la piété, en sorte qu'il fallait approuver ceux qui croyaient de cette manière. Outre cela, Constantin promettait que Sapor, s'il avait sollicitude pour la foi chrétienne, aurait la Divinité elle-même pour propice : il donnait comme preuve ce qui était arrivé à Valérien et à lui-même. Lui-même, à cause de sa foi dans le Christ, favorisé de l'alliance du secours divin, avait mis sous son autorité tout l'Empire romain en commençant depuis l'Océan à l'ouest, et il avait réussi en de nombreuses guerres, luttant contre les Barbares et les tyrans d'alors; et il n'avait eu besoin ni de sacrifices sanglants ni d'oracles, mais il lui avait suffi pour vaincre du symbole de la croix qui marchait en tête de ses propres troupes et d'une prière pure de sang et d'ordure. Valérien d'autre part, tant qu'il n'avait pas maltraité les Églises, avait gouverné avec succès; mais du jour où il avait délibéré de susciter une persécution contre les chrétiens, la vengeance divine l'avait poussé pour le faire tomber sous le joug des Perses, il avait été capturé par eux et avait fini misérablement sa vie. Voilà ce que Constantin écrivit à Sapor dans son désir de le persuader d'avoir bienveillance pour notre religion. Il avait en effet la plus grande sollicitude pour les chrétiens de partout, tant sujets de l'Empire que Barbares.

## Chapitre 16

*Les ariens Eusèbe (de Nicomédie) et Théognios (de Nicée), après avoir remis un libelle de soumission aux décisions du concile de Nicée, retrouvent leurs sièges épiscopaux.*

Peu de temps après le concile de Nicée, Arius, envoyé en exil, fut rappelé, mais avec défense encore d'entrer à Alexandrie. N'empêche que plus tard on fit effort pour qu'il revînt en Égypte, comme nous le dirons le moment venu (chap. 22,1). Non longtemps ensuite, Eusèbe de Nicomédie et Théognios de Nicée reprirent leurs sièges, après avoir chassé, l'un Amphion qui

avait été ordonné à sa place, l'autre, Chrestos. Ils furent rappelés après avoir remis aux évêques le libelle de repentance dont voici les termes :

«Lorsque nous fûmes récemment condamnés, avant jugement, par vos Révérences, nous devons nous taire sur les décisions prises par vos Révérences. Mais comme il serait absurde de notre part de fournir contre nous-mêmes, par notre silence, la preuve aux calomniateurs, pour cette raison nous déclarons et que nous avons donné notre accord à la formule de foi et que, après avoir examiné le sens du mot consubstantiel, nous avons été entièrement du parti de la paix, sans jamais avoir suivi l'hérésie. Ainsi donc, tout en mentionnant, pour la sécurité des Églises, tout ce qui s'était présenté à notre esprit, pleinement rassurés nous-mêmes et rassurant ceux qui doivent être convaincus par notre entremise, nous avons souscrit à la formule de foi. Mais nous n'avons pas donné notre signature à l'anathématisation (d'Arius), non que nous accusions la formule de foi, mais parce que nous doutions que l'accusé fût tel qu'on le disait; car d'après ses relations personnelles avec nous et en raison de ses lettres et de nos entretiens en tête à tête, nous étions assurés qu'il n'était pas tel. Mais puisque votre saint concile s'est laissé persuader, nous ne faisons pas opposition, mais nous nous associons à ce que vous avez décidé et, par le présent écrit, nous confirmons notre assentiment, non parce que nous supportons mal l'exil, mais pour nous dépouiller du soupçon d'hérésie. Si de fait vous daignez maintenant du moins nous recevoir à nouveau en votre présence, vous nous trouverez unis de sentiment en tout, nous conformant aux décisions que vous avez prises, et surtout quand, celui-là même qui était poursuivi pour ces motifs, il a plu à vos Révérences de le traiter avec bonté et de le rappeler. Il serait absurde, alors que celui qui paraissait être coupable a été rappelé et a présenté sa défense sur les points où on le calomniait, que nous gardions, nous, le silence, fournissant contre nous-mêmes un motif de conviction. Daignez donc, comme il convient à vos Révérences amies du Christ, et nous rappeler au souvenir du très pieux empereur, et lui offrir nos prières et délibérer au plus vite sur ce qu'il est juste que vous fassiez pour nous.» C'est ainsi donc qu'Eusèbe et Théognios se repentirent auprès des évêques et reprirent leurs églises.

## Chapitre 17

*A la mort d'Alexandre d'Alexandrie, Athanase, désigné par lui, lui succède; récit concernant l'enfance d'Athanase; comment il devint prêtre sans avoir été instruit; affection que lui voue le grand Antoine.*

Vers ce temps-là, sur le point de quitter la vie, Alexandre, évêque d'Alexandrie, laissa pour lui succéder Athanase, qu'il avait choisi, comme je le pense, à la suite d'ordres divins. On raconte en effet qu'Athanase avait essayé de fuir et que c'est malgré lui qu'il fut contraint par Alexandre d'assumer l'épiscopat. Cela, Apollinaire de Syrie l'atteste, qui parle ainsi :

«L'impiété après cela encore n'hésitait pas à faire la guerre. Elle s'arma d'abord contre le bienheureux précepteur de cet homme (Athanase), auquel il prêtait son appui comme un fils à son père, puis elle lutta contre lui-même, lorsqu'il lui eut succédé dans l'épiscopat. Il avait pourtant fui au loin, mais il fut découvert par le vouloir de Dieu, du fait qu'il avait été annoncé par de divines révélations au bienheureux (Alexandre), qui lui avait confié l'épiscopat, qu'il n'aurait pas d'autre successeur que celui-là. C'était au moment où il était rappelé hors de la vie; déjà il allait la quitter quand il se mit à appeler par son nom Athanase qui n'était pas là. Comme son assistant, qui portait le même nom, répondait à l'appel, il se tut, car ce n'était pas lui qu'il appelait. Il réitéra son appel. Et alors que cela se renouvelait souvent, chaque fois, l'Athanase présent récoltait le silence et c'était l'Athanase absent qui était désigné. Et le bienheureux Alexandre répétait de manière prophétique : 'Tu crois y avoir échappé, Athanase : mais tu n'y échapperas pas', signifiant par là qu'il l'appelait au combat.»

Voilà ce qu'Apollinaire écrit sur Athanase. Mais à ce que disent les partisans de l'hérésie d'Arius, après la mort d'Alexandre, ceux qui tenaient pour Alexandre et ceux qui tenaient pour Mélétius se réunirent; et lorsque se furent rassemblés de la Thébaïde et du reste de l'Égypte cinquante-quatre évêques, ils convinrent par serment, d'une commune voix, de choisir ensemble celui qui devait gouverner l'Église d'Alexandrie. Mais ensuite, ayant manqué à leur serment, sept de ces évêques, contrairement à l'avis commun, obtinrent par surprise l'ordination d'Athanase, et c'est là la raison pour laquelle beaucoup des laïcs et des clercs de l'Égypte se détournèrent de sa communion. Cependant j'estime, quant à moi, que ce n'est pas sans le secours de Dieu que cet homme parvint au pontificat suprême, car il était à la fois bon orateur et intelligent, et capable de

s'opposer aux embûches, tel surtout que l'exigeait le temps où il vécut. Il fut au plus haut point attaché aux fonctions ecclésiastiques et tout à fait propre à exercer le sacerdoce, et il apparut tel sans y avoir été instruit, depuis sa jeunesse, si l'on peut dire. Car voici, dit-on, ce qui lui arriva alors qu'il n'était pas encore adolescent.

Aujourd'hui encore les Alexandrins célèbrent publiquement et avec éclat comme fête le jour anniversaire du martyr de Pierre, qui avait été chez eux évêque. Alexandre, alors chef de l'Église, avait célébré cette fête et, la liturgie achevée, il attendait ceux qui devaient déjeuner avec lui. Il était seul et il regardait vers la mer. Il vit de loin, sur le rivage, des enfants qui jouaient et qui, dans leur jeu, imitaient l'évêque et les cérémonies de l'Église. Tant qu'il voyait que cette imitation était sans risque, il prenait plaisir à cette vue et la chose l'amusait. Mais quand les enfants en vinrent aux parties secrètes (du sacrement), il fut pris de trouble. Et ayant fait venir les dignitaires de son clergé, il leur montra les enfants et leur ordonna de les prendre et de les lui amener. Il se mit alors à leur demander ce qu'était là ce jeu et d'où ils tenaient les paroles et les actes qu'il comportait. Effrayés, les enfants d'abord refusaient de parler. Mais quand il eut poussé plus avant l'examen, ils lui révélèrent qu'Athanase était devenu pour eux évêque et initiateur, et que certains des enfants non initiés avaient été baptisés par lui. Alexandre les examina soigneusement sur ce que leur demandait ou leur avait fait l'évêque de ce jeu, et sur ce qu'ils avaient répondu eux-mêmes ou avaient appris. Il découvrit que ces enfants avaient exactement suivi toutes les règles de l'Église et, après en avoir délibéré avec les prêtres de sa suite, il jugea qu'il ne fallait pas rebaptiser ceux qui, en toute simplicité, avaient été jugés dignes une fois de la grâce divine : il se borna à compléter le reste des cérémonies, que seuls les initiés consacrés par le sacerdoce ont droit à accomplir.

Athanase donc et les autres enfants qui se trouvaient être prêtres et diacres dans le jeu, Alexandre les rendit à leurs parents, prenant Dieu à témoin, afin de les élever pour l'Église et les amener aux fonctions qu'ils avaient imitées. Peu après, il fit d'Athanase son commensal et son secrétaire. Comme il avait été bien éduqué, qu'il avait fréquenté les écoles des grammairiens et des rhéteurs, une fois arrivé à l'âge d'homme, c'est bien avant même l'épiscopat qu'il donna des preuves aux personnes en relations avec lui de sa sagesse et de sa compétence. Quand Alexandre, à sa mort, l'eut laissé comme successeur, sa réputation s'accrut encore, confirmée par ses vertus et par le témoignage du grand moine Antoine. En effet, quand Athanase l'appelait à lui, Antoine obéissait, il fréquentait les villes, il l'accompagnait dans les églises, il joignait son vote aux définitions théologiques qu'exprimait Athanase, il l'avait pour ami en tout et il abhorrait ceux qui s'opposaient à lui ou le haïssaient.

## Chapitre 18

*Les ariens et les mélécians rendent Athanase célèbre. Eusèbe; comment Athanase est sollicité de recevoir Arius; le terme «consubstantiel»; un différend extrêmement vif oppose Eusèbe de Pamphile et Eustathe d'Antioche.*

Ceux qui rendirent surtout Athanase très illustre, ce sont les sectateurs d'Arius et de Mélétius, qui sans cesse intriguèrent contre lui mais ne purent jamais se prévaloir de l'avoir pris en faute. Tout d'abord Eusèbe lui demanda par lettre de recevoir Arius et ses partisans : s'il refusait, il menaçait oralement de lui causer des torts. Comme Athanase ne céda pas, répliquant qu'on ne pouvait accepter les auteurs d'une hérésie qui révolutionnait la vraie doctrine et des hommes qui avaient été excommuniés par le concile de Nicée, Eusèbe s'efforçait d'obtenir que l'empereur lui-même accueillit Arius et lui procurât le retour à Alexandrie. Mais comment tout cela se fit, je le dirai d'ici peu (chap. 22,1 s.). Pour l'instant les évêques étaient de nouveau en dispute par un souci de précision quant au terme de consubstantiel. Selon les uns, ceux qui acceptaient ce terme blasphémaient, du fait qu'ils tenaient le Fils pour sans existence propre et partageaient les hérésies de Montan et de Sabellius; mais les autres au contraire fuyaient comme païens ceux qui refusaient le terme et ils les accusaient d'introduire dans le christianisme du polythéisme. La dispute était surtout vive à ce sujet entre Eusèbe de Pamphile et Eustathe d'Antioche. Tous deux convenaient que le Fils de Dieu est dans sa substance propre, mais, comme des gens qui ne s'écoutent pas, ils s'accusaient l'un l'autre. Eustathe accusait Eusèbe d'apporter des innovations contraires aux définitions dogmatiques de Nicée, Eusèbe répondait qu'il les approuvait, mais il reprochait à Eustathe de partager l'erreur de Sabellius.

## Chapitre 19

*Synode d'Antioche; Eustathe est injustement déposé et Euphronios lui succède comme évêque. Lettre de Constantin le Grand au synode et à Eusèbe de Pamphile qui avait refusé le siège d'Antioche.*

Un synode s'étant réuni à Antioche, Eustathe est déposé de l'Église d'Antioche. La vraie cause, comme on le dit généralement, est qu'il approuvait la foi de Nicée et repoussait et accusait ouvertement comme sectateurs d'Arius Eusèbe, Paulin évêque de Tyr, Patrophile évêque de Scylhopolis, à l'opinion desquels s'étaient ralliés les évêques d'Orient; le prétexte, c'est qu'il avait été pris en flagrant délit de déshonorer le sacerdoce par des actions indécentes. Sa déposition suscita un très grand soulèvement à Antioche, peu s'en fallut que la populace ne prit les armes et que toute la ville ne fût en péril. Cela même ne nuisit pas médiocrement à Eustathe auprès de l'empereur. Quand il connut en effet ces événements et que les fidèles étaient partagés en deux camps, il en fut très irrité et il soupçonnait Eustathe d'être la cause de cette division. Il se borna néanmoins à envoyer un de ses hauts dignitaires, avec ordre de ramener la populace à la crainte et de mettre fin à la révolte sans trouble ni dommage.

Cependant les évêques qui avaient déposé Eustathe, ceux qui précisément pour cela se trouvaient réunis à Antioche, se dirent que s'ils mettaient à la tête de l'Église d'Antioche quelqu'un de leur opinion, qui fût connu de l'empereur et en renom pour sa science, ils se rendraient aisément obéissants tous les autres : ils jugèrent bon, alors, de confier le siège d'Antioche à Eusèbe de Pamphile. Ils écrivirent à ce sujet à l'empereur, lui annonçant que ce serait aussi extrêmement agréable au peuple : c'est en effet ce qu'avaient demandé aussi tous ceux du clergé et du peuple qui haïssaient Eustathe. Eusèbe pourtant exprima à l'empereur, par lettre, son refus. L'empereur loua son refus – une règle ecclésiastique empêchait en effet que celui qui avait été mis une fois à la tête d'une Église passât à un autre évêché – et il écrivit alors une lettre à Eusèbe en l'approuvant de sa décision et en le déclarant bienheureux de ce qu'il fût digne d'être évêque, non d'une seule ville, mais de la terre entière. Il écrivit aussi aux fidèles de l'Église d'Antioche sur la concorde, et sur ce qu'il ne fallait pas rechercher celui qui était déjà évêque chez d'autres, car il n'est pas bien de désirer ce qui appartient à autrui. Privément, outre ces lettres, il en adressa une autre au synode. Dans celle lettre aux évêques il exprimait également son admiration pour le refus d'Eusèbe, mais, comme il avait appris qu'Euphronios, prêtre de Cappadoce, et Georges d'Aréthuse étaient de bon renom quant à la foi, il leur recommandait d'ordonner comme chef de l'Église d'Antioche celui des deux qu'ils jugeraient bon, ou un autre, disait-il, qui leur aurait paru digne,.

Au reçu de la lettre impériale, ils ordonnèrent Euphronios. Quant à Eustathe, comme je l'ai appris, il supporta patiemment la calomnie, ayant jugé que d'une certaine façon c'était meilleur pour lui : c'était un homme de grand mérite en général, et en particulier justement admiré pour son don de parole, comme il est possible de s'en rendre compte d'après les discours de lui en circulation, qui sont estimés pour le classicisme de l'expression, la sagesse des pensées, la noblesse du langage et la grâce du style.

## Chapitre 20

*Maxime obtient, après Macaire, le siège de Jérusalem.*

En ce temps-là, c'est Jules qui occupait le siège de Rome – Marc, successeur de Silvestre, n'avait été évêque que peu de temps – et Maxime, successeur de Macaire, celui de Jérusalem. Ce Maxime, à ce qu'on raconte, avait été ordonné par Macaire évêque de l'Église de Diospolis, mais les habitants de Jérusalem l'avaient empêché de partir : confesseur en effet et par ailleurs homme de mérite, il était susceptible d'être élu par un vote du peuple au siège de Jérusalem après la mort de Macaire. Comme la populace supportait mal d'être privée d'un homme dont elle avait éprouvé la vertu, et qu'il y avait menace de révolte, il parut bon que fût choisi pour Diospolis un autre évêque et que Maxime demeurât à Jérusalem, y fût le coadjuteur de Macaire et présidât à l'Église après sa mort. Il faut savoir pourtant que les gens bien au courant de ces choses affirment que ces efforts de la populace correspondirent aux vœux de Macaire. Il s'était en effet repenti, dit-on, après l'ordination de Maxime : il s'était dit que Maxime était dans l'orthodoxie sur Dieu, que par suite de son caractère de confesseur, il était cher au peuple, et qu'il fallait donc nécessairement le garder pour sa succession. Il craignait de fait que,

lui mort, les tenants d'Eusèbe et de Patrophile, partisans d'Arius, trouvaient l'occasion bonne pour confier le siège à un homme de leur opinion, puisque, du vivant même de Macaire, ils avaient tenté d'innover et ne restaient tranquilles que parce qu'il les avait excommuniés.

## Chapitre 21

*Les mélécians et les ariens s'unissent; Eusèbe et Théognios entreprennent de rallumer l'hérésie arienne.*

A cette époque la rivalité qui avait été originellement mise en branle en Égypte n'avait pas encore atteint son achèvement. Après que, au concile de Nicée, l'hérésie arienne eut été entièrement excommuniée, et que les partisans de Mélétius eurent été reçus dans la communion aux conditions plus haut indiquées, quand Alexandre fut revenu en Égypte, Mélétius lui remit les Églises qu'il avait placées illégitimement sous sa coupe et il se retira à Lycopolis. Mais peu après, sur le point de mourir, il établit à sa place un certain Jean, de ses familiers, contrairement à la décision de Nicée, et devint de nouveau la cause de trouble pour les Églises. Quand les partisans d'Arius eurent vu que ceux de Mélétius tentaient du nouveau, ils excitèrent eux aussi du désordre dans les Églises. Comme il arrive en de tels désordres, les uns approuvaient la thèse d'Arius, les autres trouvaient juste que les évêques ordonnés par Mélétius dussent gouverner leurs Églises et ils se joignaient à ces évêques. Alors que ces deux camps avaient été antérieurement en dissentiment, dès qu'ils eurent vu que la masse du peuple suivait les prêtres de l'Église catholique, ils entrèrent en des dispositions de jalousie à son égard. Ils firent mutuellement la paix et tournèrent en commun leur haine contre le clergé d'Alexandrie. Dans les discussions qu'ils avaient, ils présentaient pêle-mêle leurs accusations et leurs défenses, si bien que, avec le temps, les tenants d'Arius étaient appelés par la plupart en Égypte des mélécians; et cependant les mélécians n'étaient en différend avec les catholiques que sur la présidence des Églises, les ariens en revanche partageaient les opinions théologiques d'Arius. Mais pourtant, bien que chaque camp désavouât dans le privé ce qui lui venait de l'autre, ils acceptaient de se jouer la comédie contrairement à leur opinion propre et de s'accorder dans la communion de leur haine, chaque camp espérant bien qu'il se rendrait aisément maître de ce qu'il désirait. Avec le temps, comme il est naturel, ayant pris l'habitude des thèses d'Arius en raison des entretiens qu'ils avaient à ce sujet, tous pensaient également de même sur Dieu. A partir de ce moment les affaires d'Arius revinrent aux premiers désordres et il y avait scission et dans le peuple fidèle et dans le clergé.

D'autre part, dans d'autres villes aussi et surtout en Bithynie, dans l'Hellespont et à Constantinople, les disputes relatives aux thèses d'Arius reprenaient flamme. Par exemple, dit-on, Eusèbe évêque de Nicomédie et Théognios évêque de Nicée, ayant réussi à persuader celui qui, selon les ordres de l'empereur, avait été chargé de garder le texte du concile de Nicée, effacèrent leurs signatures, et tentaient ouvertement d'enseigner qu'il ne fallait pas tenir le Fils comme consubstantiel au Père. Eusèbe fut accusé à ce sujet et, s'adressant au prince avec grande audace lui dit tout droitement, montrant l'un de ses vêtements : «Si ce manteau était déchiré sous mes yeux, je ne pourrais jamais dire que les deux morceaux sont substantiellement les mêmes.» Tout cela était extrêmement pénible à l'empereur, car il avait pensé que ces sortes de disputes prendraient fin après le concile de Nicée, et, contre son attente, il les voyait suscitées de nouveau. Ce qui ne l'avait pas le moins fâché contre Eusèbe et Théognios, c'est qu'ils étaient entrés en communication avec certains Alexandrins, que le concile avait mis en surveillance comme non orthodoxes, pour qu'ils se repentissent; mais l'empereur, estimant qu'ils étaient causes de la discorde et que c'était pour cela qu'ils avaient quitté leur patrie, ordonna qu'ils fussent bannis. C'est pour cette raison, disent certains, que l'empereur, mis en colère, condamna à l'exil Eusèbe et Théognios. Mais j'ai écrit plus haut à ce sujet ce que j'ai appris de gens exactement au courant.

## Chapitre 22

*Machinations contre saint Athanase organisées par les ariens et les mélécians, sans résultat.*

Des embarras qui survinrent à Athanase, les premiers fauteurs furent ces évêques. Comme ils avaient très grande liberté de langage et influence auprès de l'empereur, ils faisaient



effort pour ramener Arius, leur ami et co-sectateur, à Alexandrie et chasser Athanase de l'Église parce qu'il s'opposait à eux. Ils le calomnièrent donc auprès de Constantin comme ayant été la cause de séditions et de troubles pour l'Église et comme empêchant ceux qui le voulaient d'entrer à l'église, alors qu'il serait possible que tous fussent d'accord, si seulement on le leur permettait. Ce qui faisait croire à la vérité de ces calomnies, c'est que beaucoup des évêques et des clercs de la suite de Jean (cf. chap. 21,2) approchaient continuellement l'empereur; ils disaient qu'ils étaient orthodoxes et ils accusaient Athanase et les évêques sous sa coupe de meurtre, d'emprisonnements, de coups iniques, de blessures et d'incendies d'églises. Comme d'autre part, Athanase avait écrit à l'empereur, accusant Jean et ses partisans d'ordinations illégitimes, d'innovations à l'égard des dogmes de Nicée, de foi non orthodoxe, de séditions et de violences contre les orthodoxes, Constantin ne savait plus qui croire. Alors qu'on s'accusait ainsi de part et d'autre et que beaucoup d'accusateurs l'importunaient souvent de chacun des deux côtés, comme il se souciait extrêmement du bon accord des fidèles, il écrivit à Athanase de ne plus refuser à personne l'entrée de l'église : s'il apprenait dorénavant un pareil fait, il enverrait sans retard un commissaire qui l'expulserait d'Alexandrie. S'il plaît à quelqu'un de lire la lettre même du prince, voici le passage relatif à ce point : «Puisque tu as donc maintenant connaissance de ma volonté, fais que tous ceux qui veulent entrer à l'église puissent y entrer sans empêchement. Si j'apprends que tu en as empêché certains parmi eux qui désiraient participer à l'assemblée ou que tu leur as refusé l'entrée, j'enverrai sur-le-champ un commissaire qui, sur mon ordre, te déposera et t'éloignera du lieu.»

Comme de son côté Athanase, par une lettre, avait persuadé aussi l'empereur qu'il ne fallait pas accepter les partisans d'Arius dans la communion de l'Église catholique, Eusèbe comprit qu'il n'atteindrait pas son but tant qu'Athanase ferait effort en sens contraire et il pensa qu'on devait employer tout moyen pour le chasser. Comme il n'avait pas de prétexte suffisant pour une si grande embûche, il promit aux mélécienens de les assister auprès de l'empereur et des gens influents de son entourage, s'ils acceptaient d'accuser Athanase. De là vint qu'Athanase subit la première accusation publique, comme quoi il avait imposé aux Égyptiens une contribution sur les tuniques de lin et exigé cette contribution de ses accusateurs même. Mais Apis et Macaire, prêtres de l'Église d'Alexandrie, qui se trouvaient par hasard à la cour, s'empressèrent de convaincre cette accusation de mensonge. Pour cette raison, Athanase fut mandé à la cour, et de nouveau ses ennemis intentèrent une action publique contre lui, comme quoi, conspirant contre l'empereur, il avait envoyé une cassette d'or à un certain Philoumène. Mais après que l'empereur eut convaincu les accusateurs de calomnie, il permit à Athanase de rentrer chez lui. Et il écrivit au peuple fidèle d'Alexandrie, portant témoignage à l'équité et à l'orthodoxie d'Athanase, assurant qu'il avait eu plaisir à le rencontrer et qu'il était convaincu de sa sainteté : c'est par jalousie qu'il avait subi une accusation publique et il l'avait emporté, à l'évidence, sur ses accusateurs. Apprenant en outre qu'il y avait encore beaucoup de rixes en Égypte sous le prétexte d'Arius et de Mélétiôs, l'empereur, par sa lettre, engagea le peuple à regarder vers Dieu, à prendre en considération le jugement divin, à être mutuellement bienveillants et à chasser de toutes leurs forces ceux qui conspiraient contre leur bon accord. Écrivant à la communauté à peu près en ces termes, le prince les invitait tous à la concorde et il faisait effort pour que l'Église ne fût pas déchirée.

## Chapitre 23

### *Calomnie concernant saint Athanase par l'entremise d'Arsène.*

Comme ils avaient échoué dans leur premier essai, les mélécienens tissaient de nouvelles accusations publiques contre Athanase. L'une était qu'il avait brisé un vase sacré, l'autre qu'il avait tué un certain Arsène, lui avait coupé le bras et gardait chez lui ce bras pour des opérations magiques. Cet Arsène était dit avoir commis une faute en tant que clerc et se cacher; il craignait en effet d'avoir à rendre des comptes devant l'évêque et d'être puni. Ceux qui conspiraient contre Athanase transformèrent ce qui s'était ainsi passé en la calomnie la plus atroce. Ils cherchèrent avec soin Arsène, le découvrirent, le comblèrent de prévenances, lui promirent bons soins et pleine sécurité, puis le conduisirent en secret chez l'un de leurs amis qui pensait comme eux; il s'appelait Prinès et était prêtre d'un monastère. Après avoir caché là Arsène, ils parcoururent avec empressement les marchés et les réunions des gens en place, racontant que cet Arsène avait été assassiné par Athanase : un certain moine Jean, dit Archaph, intriguait aussi en vue de cette accusation. Ce bruit honteux s'étant répandu chez beaucoup au point qu'il parvint aux

oreilles de l'empereur, Athanase comprit que, s'il lui arrivait d'être l'objet d'une accusation publique pour cette cause aussi, il lui serait difficile de se défendre devant des juges prévenus par de telles rumeurs; il manoeuvrait donc contre les stratagèmes de ses ennemis et, s'assurant, autant que possible, la fidélité de tous, il tâchait de faire que la vérité ne fût pas couverte par leurs calomnies. Il était assurément difficile de persuader la plupart tant qu'Arsène restait invisible. S'étant donc dit qu'il ne pourrait se purifier du soupçon à moins de convaincre qu'était bien en vie celui qu'on disait mort, il envoya un diacre de sa suite, tout à fait sûr, pour le rechercher. Parvenu en Thébaïde, sur les dires de certains moines, ce diacre sut où vivait l'homme. Mais lorsqu'il fut arrivé chez Prinès, chez qui Arsène était caché, il ne le trouva pas; ayant su en effet à l'avance l'arrivée du diacre, on l'avait fait passer en la Basse-Égypte. Le diacre alors prit avec lui Prinès et le conduisit à Alexandrie, ainsi qu'Élias, l'un des compagnons de Prinès, dont on disait qu'il avait fait passer Arsène ailleurs. Ils furent amenés tous deux devant le *dux* des troupes en Égypte, ils confessèrent qu'Arsène était vivant, qu'à l'insu de tous, il avait été d'abord caché chez eux, et qu'il était maintenant en Égypte. Athanase s'empressa de faire connaître la vérité sur ces faits à Constantin. L'empereur lui répondit de rester bien attaché à sa fonction épiscopale, de veiller au bon ordre et à la piété du peuple, et de ne tenir pour rien les intrigues des mélécien, car il savait fort bien lui-même que la seule jalousie les avait excités à de telles accusations mensongères et imaginaires et à jeter du trouble dans l'Église. Lui-même désormais n'accueillerait plus de telles plaintes, mais jugerait selon les lois civiles, s'ils ne se tenaient pas en paix, et tirerait d'eux une punition comme non seulement s'en prenant criminellement à des innocents, mais nuisant criminellement au bon ordre de l'Église et à la piété. Cette lettre écrite, l'empereur enjoignit à Athanase de la faire lire publiquement, pour que tous connussent la décision impériale. Depuis ce moment les mélécien, devenus timides, se tinrent pour l'instant tranquilles, car ils redoutaient la menace du prince. L'Église, dans toute l'Égypte, était en paix, et, dirigée par un si grand pontife, elle se multipliait de jour en jour, beaucoup se joignant à elle, venus de la masse des païens et des autres sectes.

## Chapitre 24

*Les Indiens de l'intérieur aussi reçoivent à ce moment la foi chrétienne, grâce aux prisonniers Frumentius et Édésius.*

Vers ce temps-là, comme nous l'avons appris, les peuples de l'intérieur de l'Inde citérieure, qui n'avaient pas été touchés par la prédication de Barthélemy, participèrent à la foi sous l'influence de Frumentius, qui avait été ordonné évêque et qui leur enseigna les saintes vérités. Pour qu'on sache bien, par le caractère paradoxal aussi de ce qui arriva en «Inde», que les fondations de la religion chrétienne ne sont pas dues à des hommes, comme l'inventent mensongèrement certains, il est nécessaire de raconter aussi la cause de l'ordination de Frumentius. Voici ce qu'il en est. Les plus en renom des philosophes grecs ont toujours attaché un haut prix à l'enquête sur des villes et des régions inconnues. C'est ainsi en tout cas que Platon, le disciple de Socrate, visita l'Égypte pour y apprendre les choses de ce pays, et qu'il navigua vers la Sicile pour y voir les cratères locaux, en lesquels le feu jaillit constamment de lui-même, comme d'une source, et bouillonne, et souvent débordant coule à la manière d'un fleuve, et se repaît si bien de la terre avoisinante qu'aujourd'hui encore on peut voir beaucoup de champs brûlés qui n'admettent ni ensemencement ni plantation d'arbres, comme il est arrivé, dit-on, à la région de Sodome. Ces cratères, Empédocle aussi les a visités, qui fut un philosophe brillant chez les Grecs et qui exposa sa science en vers héroïques. Comme il était dans l'incertitude sur le jaillissement de ce feu, ou parce qu'il jugea meilleur pour lui de mourir de cette façon, ou – pour dire plus probablement le vrai – sans même savoir peut-être lui-même pourquoi il se donnait avant l'heure cette sorte de mort, il se jeta dans le feu et périt. D'autre part, Démocrite de Cos visita beaucoup de villes, de climats, de régions et de peuples; et il dit quelque part, sur lui-même, qu'il vécut quatre-vingts ans à l'étranger. Outre ceux-là, des quantités de sages grecs, parmi les anciens et les récents, se sont empressés à cette activité. Dans un esprit d'émulation un certain Mérope, philosophe de Tyr en Phénicie, s'en alla chez les «Indiens». Il était suivi de deux jeunes gens, Frumentius et Édésius, qui tous deux lui étaient apparentés : il les formait aux bonnes lettres et leur donnait une éducation libérale. Ayant visité dans l'«Inde» tout ce qu'il lui avait été possible de voir, il était sur le retour, ayant trouvé un bateau en partance pour l'Égypte. Il arriva que le bateau, par besoin d'eau ou d'autre ravitaillement, jeta l'ancre en un certain mouillage et que les «Indiens» du lieu, étant accourus, tuèrent tout le monde, y compris Mérope; à

ce moment en effet ils avaient rompu la trêve avec les Romains. Ils eurent pitié néanmoins des garçons, vu leur jeune âge, les firent prisonniers et les conduisirent à leur roi. Celui-ci fit du plus jeune son échanson, et de Frumentius le chef de sa maison et l'intendant de son trésor; il lui avait reconnu en effet de la prudence et une très grande capacité à administrer. Après que ces jeunes gens se furent montrés un long temps utiles et fidèles, au moment de mourir en laissant un fils et son épouse, il récompensa leur bonne volonté par l'affranchissement et leur permit de vivre où ils voudraient. Ils avaient envie de retourner à Tyr chez leurs proches; mais comme le fils du roi était encore tout jeune, sa mère les pria tous deux de rester encore un peu de temps à gouverner le royaume, jusqu'à ce que ce fils fût arrivé à l'âge d'homme. Ils eurent égard aux supplications de la reine, et administrèrent le palais et le royaume des «Indiens». Cependant, Frumentius, encouragé peut-être par des apparitions divines ou bien spontanément sous l'impulsion de Dieu, s'était mis à demander s'il y avait des chrétiens chez les «Indiens» ou bien si parmi les négociants qui arrivaient par mer il y avait des Romains. Il les recherchait avec soin et les faisait venir à lui, et, les entourant d'affection et de prévenances, il les faisait se réunir pour la prière et tenir des assemblées de culte comme chez les Romains, et, ayant fait bâtir des églises, il les encourageait de toute manière à rendre culte à la Divinité. Quand le fils du roi fut parvenu à l'âge d'éphèbe, ils refusèrent les propositions du prince et de la reine, qui ne pouvaient supporter la pensée de se séparer d'eux, ils parvinrent à les persuader, les quittèrent en amitié, et arrivèrent à la terre soumise aux Romains. Édésius retourna voir ses parents à Tyr, et il fut là, quelque temps après, ordonné prêtre. Frumentius, lui, remit pour l'instant à plus tard son retour en Phénicie, et il se rendit à Alexandrie; il estima en effet qu'il ne convenait pas que le zèle des choses de Dieu passât après sa patrie et sa famille. Il eut un entretien avec Athanase, alors chef de l'Église d'Alexandrie, lui décrivit l'état des choses en «Inde» et lui dit qu'il leur fallait un évêque pour prendre soin des chrétiens qui étaient là. Athanase rassembla les prêtres de son conseil et délibéra avec eux à ce sujet; et il ordonna Frumentius évêque de l'«Inde» s'étant dit qu'il y était tout à fait propre et capable d'accroître la religion, puisqu'il avait été le premier à leur révéler le nom des chrétiens et qu'il avait jeté la semence de la participation à la foi. Frumentius retourna donc en «Inde» et il y accomplit si brillamment, dit-on, son office d'évêque qu'il fut loué de tous ceux qui eurent affaire à lui, non moins qu'on admire les apôtres, attendu que Dieu l'avait rendu tout à fait illustre, ayant opéré par lui nombre de guérisons extraordinaires, de miracles et de prodiges. Telles furent donc les origines du culte chrétien en «Inde».

## Chapitre 25

### *Concile de Tyr; déposition inattendue de saint Athanase.*

Cependant, de nouveau, les intrigues de ses adversaires créaient des difficultés à Athanase, suscitaient contre lui de la haine chez l'empereur et mettaient en mouvement une foule d'accusateurs. Importuné par eux, l'empereur ordonna qu'un concile eût lieu à Césarée de Palestine. Athanase y fut convoqué, mais n'obéit pas, car il craignait les machinations d'Eusèbe évêque du lieu, d'Eusèbe de Nicomédie et de leurs partisans. A ce moment donc, bien que contraint de se présenter, il différa durant environ trente mois, mais ensuite, sous une contrainte plus forte, il se rendit à Tyr. A Tyr donc, beaucoup des évêques d'Orient, s'étant réunis, ordonnaient qu'Athanase rendît ses comptes sur les points dont on l'accusait. Voici les accusations de Kallinikos, évêque du parti de Jean, et d'un certain Ischyron : il avait brisé un vase sacré et déposé de son siège épiscopal Kallinikos; cet Ischyron, qui était prêtre, il l'avait souvent enfermé et, après l'avoir calomnié auprès du préfet d'Égypte Hygin comme ayant jeté des pierres contre des statues de l'empereur, il avait fait en sorte qu'il fût mis en prison. Kallinikos, lui, qui était évêque de l'Église catholique à Péluse et avait été en communion avec Alexandre, il l'avait déposé, parce que, disait-il, Kallinikos refusait d'être en communion avec lui aussi longtemps qu'il n'aurait pas été persuadé touchant le vase sacré dont on soupçonnait qu'Athanase l'avait brisé; il avait confié l'Église de Péluse à un certain Marc qui avait été exclu du clergé presbytéral, et il avait fait en sorte que Kallinikos lui-même fût gardé par des soldats et devînt la victime d'outrages et de procès. De leur côté Euplos, Pachôme, Isaac, Achille et Hermaion, évêques du parti de Jean, l'accusaient de coups. Tous enfin l'accusaient en commun de n'être parvenu à l'épiscopat que grâce au parjure de certains, alors que tous avaient juré en commun de n'ordonner aucun évêque avant qu'ils n'eussent réfuté les accusations qu'ils se portaient l'un contre l'autre; c'était là la raison, disaient-ils, de ce que, ayant été trompés, ils

s'étaient séparés de sa communion; mais lui n'avait pas daigné les persuader, loin de là, il usait contre eux de violence et les avait jetés en prison.

Par là-dessus, on soulevait à nouveau l'affaire d'Arsène. Et, comme il arrive lorsqu'on fomenté des intrigues, il jaillissait des accusateurs, contre toute attente, dans les rangs même de ceux qu'on croyait amis. On lisait même un document de plaintes publiques, comme quoi les fidèles d'Alexandrie ne voulaient plus célébrer le culte à cause d'Athanase. Lors donc qu'il eut reçu l'ordre de se défendre, Athanase, ayant comparu souvent devant le tribunal, réfuta certains chefs d'accusation et, pour d'autres, demanda un délai en vue de les examiner. Ce qui le mettait en grande difficulté, c'est qu'il voyait que les accusateurs avaient les faveurs des juges, qu'ils s'étaient procuré beaucoup de témoins contre lui parmi les partisans d'Arius et de Mélélios, et que les calomniateurs obtenaient leur pardon pour des chefs d'accusation où lui-même l'emportait, principalement dans le cas de l'action publique concernant Arsène, dont on l'accusait d'avoir coupé le bras en vue d'opérations magiques, et dans le cas de l'action publique concernant une femme, à qui on lui faisait grief d'avoir donné de l'argent dans un dessein impudique et de s'être uni une nuit malgré elle. Or, dans l'un et l'autre cas, il fut flagrant que l'accusation était ridicule et bourrée de calomnie. Comme en effet, les évêques s'étant rassemblés, la femme portait cette accusation, Timothée, prêtre d'Alexandrie, se tenant près d'Athanase, l'interrompit et lui dit : «C'est bien moi qui l'ai violée, femme ?» Elle alors : «Mais n'est-ce pas toi ?», et elle indiquait l'heure et le lieu où, à l'en croire, elle avait été violée. Quant à Arsène, il l'introduisit en plein milieu, montra aux juges qu'il avait les deux mains bien intègres et réclama que les accusateurs eussent à rendre des comptes sur le bras qu'ils apportaient avec eux. Il était arrivé en effet que cet Arsène, ou poussé par la Providence divine, ou parce que, à ce qu'on raconte, tandis qu'il était caché par ceux qui tendaient des pièges à Athanase, quelqu'un l'avait averti qu'à cause de lui l'évêque était en péril, avait fui de nuit et abordé à Tyr la veille du jour du procès. Des deux chefs d'accusation ainsi réfutés au point qu'il n'y eut plus besoin de défense, le premier n'est pas rapporté dans les Actes du concile, sous le prétexte, je suppose, qu'il ne fallait pas, apparemment, inscrire au compte du concile une affaire aussi honteuse et ridicule.

Quant au second, les accusateurs jugèrent suffisant de dire pour leur défense que Plousianos, l'un des évêques suffragants d'Athanase, avait, sur l'ordre de celui-ci, incendié la maison d'Arsène, l'avait attaché à une colonne et torturé à coups de fouet, puis enfermé dans une cabane; qu'Arsène avait fui par une fenêtre; que, comme il était l'objet de poursuites, il s'était longtemps tenu caché, et alors, comme il ne paraissait pas, on l'avait à bon droit jugé mort. Et ainsi les évêques du parti de Jean allaient trouver les magistrats et recherchaient l'alliance d'Arsène, comme si c'était un héros illustre et un confesseur de la foi.

Réfléchissant donc à tout cela, Athanase était pris de crainte. En même temps il redoutait que, ayant trouvé une occasion propice, ceux qui intriguaient contre lui ne le déposassent secrètement de son siège. Après plusieurs séances, comme le concile était rempli de tumulte et de trouble, que les accusateurs et la foule qui entourait le tribunal hurlaient qu'il fallait par tout moyen le chasser comme sorcier, usant de violence et indigne du sacerdoce, les fonctionnaires préposés par l'empereur pour assister au concile en vue d'assurer l'ordre, craignant que, comme il est naturel en une sédition, on ne courût sus à Athanase et le tuât, le firent sortir secrètement du tribunal par une porte dérobée. S'étant dit alors qu'il n'était pas sans péril pour lui de rester à Tyr et qu'il n'y avait pas de sûreté dans un procès contre une foule d'accusateurs devant des juges qui le haïssaient, Athanase s'enfuit à Constantinople. Les pères du concile le condamnèrent par défaut et le déposèrent de son siège; ils votèrent qu'il n'habiterait plus à Alexandrie, pour ne pas créer par sa présence, disaient-ils, du trouble et des séditions. Ils admirèrent à leur communion, comme ayant été brimés de façon inique, Jean et tous ses partisans, et ils rendirent à chacun son rang dans le clergé. Les pères transmirent les Actes au prince et ils écrivirent aux évêques de partout de ne pas admettre Athanase en leur communion, de ne pas lui écrire et de ne pas accueillir de lettre de lui, car il avait été convaincu de crime dans les matières où ils l'avaient écouté jusqu'au bout, et il avait été condamné aussi par sa fuite dans les procès auxquels il n'avait pas répondu. Ils signifiaient par cette lettre qu'ils avaient été amenés à ce vote d'abord par irritation, attendu que l'année d'avant, malgré l'ordre de l'empereur que les évêques d'Orient se réunissent à cause de lui à Césarée, il n'avait pas daigné paraître, laissant ainsi le concile se fatiguer longtemps pour rien et méprisant les ordres impériaux. Ensuite, quand beaucoup d'évêques étaient déjà rassemblés à Tyr, il était arrivé avec toute une masse de gens et avait causé troubles et tumultes dans le concile, tantôt refusant de se défendre, tantôt couvrant de bouc chacun des évêques, d'autres fois n'obéissant pas quand ils le convoquaient ou ne daignant pas se montrer au procès. Ils rapportaient qu'il avait été manifestement convaincu

d'avoir brisé le calice, et ils présentaient Maris de Chalcédoine, Théodore d'Héraclée, et Valens, Ursace et Macédonios; ils les avaient en effet envoyés en Égypte pour que, parvenus au village où, disait-on, le vase avait été brisé ils découvrirent la vérité. Voilà ce qu'ils écrivirent, touchant à chaque grief en avocats habiles et s'efforçant de forger une accusation qui fût le produit d'un art consommé. Cependant, aux yeux de beaucoup aussi des évêques présents, ce jugement ne semblait pas correct. On raconte en tout cas que Paphnuce le Confesseur, qui assistait à ce concile, prit par la main Maxime, évêque de Jérusalem, et le fit se lever, disant qu'ils ne devaient pas s'associer à une assemblée de malfaiteurs, eux qui étaient confesseurs, qui avaient eu, pour la foi, leurs yeux arrachés et leurs jarrets estropiés.

## Chapitre 26

### *L'église de Jérusalem fondée par Constantin le Grand sur le Golgotha; sa consécration.*

En ce temps-là, au moment des *tricennalia* du règne de Constantin, comme avait été achevée, à Jérusalem, l'église du Golgotha, qui est appelée le grand martyrium, arriva à Tyr un dignitaire, Marianus, notaire impérial, qui remit au concile une lettre de l'empereur lui ordonnant de se rendre en hâte à Jérusalem pour la consécration de l'église. Déjà auparavant, l'empereur avait délibéré de la chose, et il avait jugé nécessaire que les évêques rassemblés à Tyr commençassent par régler leurs différends et qu'ils allassent, ainsi purgés de la discorde et des frictions mutuelles, à la consécration de l'église : la concorde des évêques ajouterait à l'éclat d'une telle fête. Les évêques se rendirent donc à Jérusalem, et y consacrèrent l'église, ainsi que les vases sacrés et offrandes envoyés par le prince, qui aujourd'hui encore sont déposés en cette sainte église et y causent grande admiration chez les spectateurs pour leur richesse et leur grandeur. C'est à partir de cette date que l'Église de Jérusalem célèbre brillamment chaque année, cette fête, au point qu'il s'y pratique des baptêmes, qu'on y fait les offices huit jours à la suite, et qu'il s'y rassemble des multitudes de presque toute la terre, qui, au moment de cette panégyrie, accourent de partout pour visiter les Lieux saints.

## Chapitre 27

### *Le prêtre qui persuada Constantin de rappeler d'exil Arius et Euzoïos; libelle concernant la profession de foi d'Arius; Arius est de nouveau accueilli par le concile rassemblé à Jérusalem.*

Alors les évêques partisans d'Arius saisirent cette occasion et s'employèrent à ce qu'il y eût à Jérusalem un concile où l'on rendrait la communion à Arius et à Euzoïos. Ils y furent enhardis pour la raison que voici. Il y avait un prêtre qui était familier de la soeur de l'empereur et qui approuvait les thèses d'Arius. Qu'il fût partisan d'Arius, on ne le sut pas tout d'abord. Mais quand, avec le temps, il fut entré plus étroitement dans l'intimité de Constantia – ainsi se nommait la soeur de Constantin – , parvenu à la sécurité, il lui parla avec franchise et faisait ouvertement des reproches : injustes, disait-il, étaient l'exil d'Arius et son exclusion de l'Église; il en avait été chassé à cause d'envie et de haine particulière par Alexandre, l'évêque d'Alexandrie; comme Alexandre en effet l'avait vu en renom auprès de la foule, il l'avait jaloué. Bien qu'elle eût pris ces dires pour des vérités, Constantia, tant qu'elle vécut, ne se hâta pas de rien innover contre ce qui avait été décidé à Nicée. Mais quand elle fut tombée malade, elle eut le soupçon qu'elle allait mourir, et, comme son frère était venu auprès d'elle, elle le pria de lui accorder une dernière faveur, celle qu'elle demanderait. Or, elle lui demandait de tenir pour son familier le dit prêtre et de lui obéir comme ayant des opinions théologiques orthodoxes. Elle-même, dit-elle, s'en allait et désormais ne se souciait plus en rien de cette vie mortelle; mais elle craignait pour son frère qu'il ne fût victime d'une colère divine soit en éprouvant du malheur lui-même soit en perdant honteusement le règne, puisque, dit-elle, persuadé par certains, il avait injustement puni de bannissement éternel des hommes justes et bons. De ce moment l'empereur fut tout à fait intime avec ce prêtre. Il lui donna toute liberté de parole et s'étant entretenu avec lui de ce que lui avait recommandé sa soeur, il estima qu'il fallait ouvrir à nouveau l'enquête sur l'affaire d'Arius, soit qu'il eût soupçonné, comme il est vraisemblable, que les accusations du prêtre étaient vraies, ou pour faire plaisir à sa soeur. Peu après il rappela Arius de l'exil et il lui ordonna de lui remettre un écrit sur ses opinions théologiques. Arius donc, ayant abandonné la nouveauté des formules dont il avait d'abord usé, tissa, à l'aide des saintes Écritures, une nouvelle exposition de foi en

termes simples et reconnus, il jura que telle était bien sa foi, que les opinions ici exprimées répondaient à ses sentiments et qu'il n'avait rien en tête que ce qui était dit là.

Voici ce texte :

«A notre très pieux et très ami de Dieu souverain, l'empereur Constantin, Arius et Euzoros, prêtres.

Selon ce qu'a ordonné votre Piété amie de Dieu, souverain empereur, nous exposons notre foi et, devant Dieu, professons par écrit que nous croyons ainsi, et nous et nos partisans, comme il est écrit ci-dessous :

Nous croyons en un seul Dieu Père tout-puissant, et dans le Seigneur Jésus Christ son Fils, qui a été engendré de lui avant tous les siècles Dieu Verbe, par lequel toutes choses ont été créées, et celles du ciel et celles de la terre, qui est venu, a pris chair, a souffert, est ressuscité et remonté au ciel, et qui doit revenir juger les vivants et les morts. Et dans le saint Esprit, dans la résurrection de la chair, la vie du siècle à venir, le royaume des cieux, et une seule Église catholique de Dieu qui subsiste d'un bout de la terre à l'autre.

Cette foi, nous l'avons reçue en transmission des saints évangiles, quand le Seigneur dit à ses disciples (Mt 28,19) : «Allez, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du saint Esprit.» Si nous ne croyons pas ces choses en la façon susdite et n'admettons pas sincèrement le Père, le Fils et le saint Esprit en la façon où l'enseignent toute l'Église catholique et les saintes Écritures en lesquelles nous croyons en tout, Dieu sera notre juge et maintenant et au Jour à venir.

C'est pourquoi nous demandons à votre Piété, notre très aimé de Dieu empereur, comme nous sommes hommes d'Église et que nous tenons la foi et le dogme de l'Église et des saintes Écritures, que, par votre Piété pacificatrice et sainte, nous soyons unis à notre mère, c'est à savoir l'Église, par la suppression des controverses et des subtilités issues des controverses, afin que et nous et l'Église, ayant conclu mutuellement la paix, nous adressions tous en commun à Dieu les prières habituelles pour votre règne pacifique et pieux et pour toute votre famille.»

De cette exposition de foi, les uns disaient qu'elle avait été artificieusement composée, qu'en apparence il y avait des différences quant aux expressions, mais qu'au fond, même ainsi, elle s'accordait avec les thèses d'Arius selon l'interprétation des termes, qui fournissaient le moyen de tenir le milieu entre deux opinions et de comprendre le texte dans l'un ou l'autre sens. Mais l'empereur fut d'avis qu'Arius et Euzoïos pensaient de la même façon que les pères réunis à Nicée et il se réjouit de la chose. Cependant il ne se permit pas à lui-même de les recevoir dans la communion avant jugement et examen de ceux qui avaient autorité sur ce point d'après la loi de l'Église. Il les envoya donc aux évêques alors rassemblés à Jérusalem, ayant demandé par écrit à ceux-ci que fût examinée leur exposition de foi et que le concile rendît son vote sur eux avec clémence, soit qu'ils parussent être orthodoxes et avoir été victimes d'embûches par jalousie, soit que, sans qu'ils eussent rien à reprocher à la décision jadis portée contre eux, ils se fussent repentis. Prenant prétexte de la lettre impériale, ceux qui depuis longtemps travaillaient dans ce dessein profitèrent de l'occasion et les reçurent dans leur communion. Cela fait, ils écrivirent d'une part à l'empereur lui-même, d'autre part à l'Église d'Alexandrie et aux évêques et clercs d'Égypte, de Thébaïde et de Libye. Ils y invitaient ces évêques à accueillir, avec empressement, Arius et Euzoïos, attendu que l'empereur avait témoigné en faveur de l'orthodoxie de leur profession de foi, qu'ils avaient jointe à leur lettre, et que le concile avait confirmé par son vote le jugement de l'empereur. Voilà donc à quoi on s'appliquait à Jérusalem.

## Chapitre 28

*Lettre de l'empereur Constantin au concile de Tyr; exil d'Athanase par suite de l'intrigue des ariens.*

Athanase de son côté, fuyant de Tyr, était arrivé à Constantinople. Il y eut une entrevue avec l'empereur Constantin, s'y plaignit de ce qu'il avait souffert, en la présence des évêques qui l'avaient condamné, et demanda qu'enquête fût faite devant l'empereur lui-même sur les décisions de Tyr. Constantin estima que cette demande était raisonnable et il envoya aux évêques qui s'étaient réunis à Tyr la lettre suivante :

«J'ignore les jugements qu'a portés votre concile dans le tumulte et l'agitation, mais la vérité semble avoir été de quelque façon opprimée par du trouble et du désordre, dès lors que, de toute évidence, à cause de votre dispute contre le prochain, où vous ne voulez pas être vaincus, vous ne considérez pas ce qui plaît à Dieu. Eh bien, il appartiendra à la divine Providence et de

dissiper les maux manifestement montrés à nu de cet esprit de querelle et de nous faire voir ouvertement si, réunis là-bas, vous avez eu quelque souci de la vérité et si vous avez porté vos jugements sans parti pris et sans haine. C'est pourquoi je veux que vous veniez en hâte auprès de ma Piété pour que vous nous rendiez compte exactement devant nous-mêmes, de vos actes. La raison pour laquelle j'ai jugé bon de vous écrire cette lettre et de vous appeler par elle près de moi, connaissez-la par ce qui suit. Alors que je rentrais dans mon éponyme et très bienheureuse patrie, Constantinople – je me trouvais alors à cheval –, soudain, au milieu de la grand-rue, l'évêque Athanase, avec d'autres gens de sa suite, m'a abordé de façon si inattendue qu'il m'a rempli de stupeur. Car Dieu qui voit tout m'est témoin que je n'eusse pas même pu reconnaître à première vue qui c'était, si certains de ma suite, interrogés par moi, comme il est naturel, ne m'avaient appris qui c'était et l'iniquité qu'il avait subie. A ce moment-là donc ni je ne m'entretins avec lui, ni je ne lui donnai audience. Il me suppliait pourtant, et moi je refusais et peu s'en fallut que je n'ordonnasse de le chasser. Mais il s'enhardit davantage et ne me demanda rien d'autre que votre venue ici. Il estima qu'elle dût avoir lieu, afin qu'en votre présence il pût se plaindre des contraintes qu'il avait subie. Comme cela me paraissait raisonnable et approprié aux circonstances, j'ai volontiers ordonné que vous fût écrite cette lettre, pour que, vous tous qui vous êtes réunis au complet au concile qui a eu lieu à Tyr, vous vous hâtiez sans délai vers le camp de ma Mansuétude, afin de montrer, par vos actes mêmes, la pureté et l'impartialité de votre jugement, devant moi, dont vous ne sauriez nier que je suis l'authentique serviteur de Dieu. Et c'est pour cela, à cause du culte que je rends à Dieu, que l'Empire est partout en paix, que les Barbares eux-mêmes bénissent authentiquement le nom de Dieu, eux qui jusqu'ici ignoraient la vérité; or il est clair que celui qui ignore la vérité ne reconnaît pas non plus Dieu. Eh bien, pourtant, quand les Barbares, comme j'ai dit, par moi l'authentique serviteur de Dieu, aujourd'hui ont reconnu Dieu et ont appris à le révéler, puisqu'ils ont constaté à l'oeuvre même qu'il me protège partout et prend soin de moi – et c'est là la cause principale de ce qu'ils connaissent Dieu –, quand, dis-je, ces Barbares, par la crainte qu'ils ont de moi, révèrent Dieu, nous autres, qui faisons semblant de mettre en avant les mystères de la bonté de Dieu – car je ne saurais dire que nous les gardions –, nous, dis-je, nous ne produisons dans nos actes rien d'autre que ce qui tend à la discorde et à la haine, et, d'un mot, ce qui a rapport à la ruine du genre humain. Eh bien, hâtez-vous, comme j'ai dit, venez tous au plus vite vers moi, en étant bien assurés que, de tout mon pouvoir, je m'efforcerai de faire en sorte que, dans la loi de Dieu, ces vérités soient tout spécialement maintenues, et que ni blâme ni aucune fausse opinion ne puisse s'y enlacer, je veux dire parce qu'auront été dispersés, complètement écrasés et absolument anéantis les ennemis de la loi divine, qui, sous couleur de défendre le saint nom de Dieu, profèrent une multitude variée de blasphèmes.»

Quand l'empereur eut écrit cette lettre, les uns, pris de crainte, rentrèrent chez eux. En revanche Eusèbe, évêque de Nicomédie et ses partisans, venus chez l'empereur, soutenaient que le vote émis par le concile de Tyr sur Athanase était juste. Ils présentèrent des témoins, Théognios, Maris, Théodore, Valens et Ursace, ils persuadèrent l'empereur qu'Athanase avait brisé un vase sacré et, ayant produit toutes sortes d'autres reproches injurieux, ils l'emportèrent par leurs accusations. L'empereur, soit qu'il eût cru que ce fût vrai, soit qu'il eût pensé que les évêques seraient désormais en concorde si l'on chassait Athanase, ordonna qu'il fût exilé à Trèves chez les Gaulois de l'Ouest. Athanase donc y fut emmené.

## Chapitre 29

*Alexandre, évêque de Constantinople, refuse d'accueillir en communion Arius; Arius éclate, pris de colique dans un lieu d'aisance.*

Après le concile de Jérusalem, Arius arriva en Égypte. Mais comme l'Eglise d'Alexandrie lui refusait la communion, il retourna à Constantinople. Accoururent vers lui en privé, à dessein, ceux qui étaient de même opinion et les sectateurs d'Eusèbe, évêque de Nicomédie, et ils tâchaient à constituer un synode; Alexandre, qui occupait alors le siège de Constantinople, eut vent de leur empressement et il s'efforça de dissoudre le synode. Comme cela n'était pas possible, il rompit ouvertement la trêve avec Arius, disant qu'il n'était pas permis ni conforme aux lois ecclésiastiques d'infirmier le vote qu'ils avaient émis eux-mêmes et les Pères rassemblés avec eux à Nicée de presque toute la terre. Comme, de leur côté, Eusèbe et ses partisans n'arrivaient pas d'abord à persuader Alexandre par leurs propos, ils l'insultèrent et lui affirmèrent avec menaces que, s'il n'accueillait pas Arius à un certain jour fixé, il irait, chassé de l'Église, en exil et

son successeur entrerait en communion avec Arius. Ils se séparèrent alors sur ces mots, les uns attendant d'accomplir leurs menaces au jour fixé, Alexandre faisant des prières pour que la menace d'Eusèbe ne fût pas mise à exécution. Ce qui l'effrayait surtout, c'est que l'empereur consentait d'une certaine manière à se laisser fléchir. La veille donc du jour fixé, s'étant glissé sous l'autel, il resta là couché tout de son long la nuit entière, suppliant Dieu d'empêcher l'accomplissement de ce qui avait été délibéré contre lui. Ce même jour, sortant de chez lui, tard dans la soirée, Arius, soudain pris de colique, avait cédé à ce besoin pressant et était allé à un lieu public déterminé pour ces sortes de nécessités. Comme, au bout d'un long temps, il n'en était pas sorti, quelques-uns de ceux qui l'attendaient dehors y entrèrent et ils le trouvèrent mort assis sur le siège. Quand la chose fut connue, les avis différèrent sur sa mort. Les uns estimaient qu'il était mort sur l'heure victime d'une crise cardiaque, ou parce que la joie de voir les choses lui réussir à son gré avait causé en lui une apoplexie; d'autres pensaient qu'il avait été puni pour son impiété; et ses partisans inventaient cette fable qu'il avait été tué par des opérations magiques. Il n'est pas hors de place de présenter au public ce que dit de lui Athanase, l'évêque d'Alexandrie. Voici ce texte :

### Chapitre 30

#### *Ce qu'écrivit le grand Athanase sur l'éclatement d'Arius.*

«De fait Arius aussi, le chef de la secte, l'associé d'Eusèbe, fut convoqué alors, du fait du zèle empressé des partisans d'Eusèbe, par le bienheureux Constantin Auguste. L'empereur lui demanda de déclarer par écrit sa foi, et le rusé l'écrivit, couvrant d'un voile les impudentes formules de son impiété, usant par feinte, lui aussi, comme le diable, des termes des Écritures, tout simples et tels qu'ils sont écrits. Ensuite, comme le bienheureux Constantin lui disait : «Si tu n'as rien d'autre dans l'esprit que cela, jure au nom de la Vérité; car, si tu t'es parjuré, le Seigneur lui-même te châtiara, le malheureux jura qu'il n'avait rien d'autre dans l'esprit, et qu'il n'avait pas d'autre opinion que celle qui était là écrite, même s'il était arrivé qu'il eût jamais dit autre chose. Mais à peine sorti, comme s'il était puni, il s'effondra et, «renversé, creva par le milieu» (Ac 1,18). Certes, pour tout homme le terme commun de la vie est la mort, et il ne faut attaquer quiconque, le mort fût-il un ennemi, étant donné qu'on ne sait pas si, d'ici au soir, la mort ne vous aura pas vous-même surpris. Mais comme la mort d'Arius n'a pas eu lieu tout simplement, il vaut la peine pour cela de la raconter.

Eusèbe et ses partisans avaient menacé d'introduire de force Arius dans l'Église. L'évêque de Constantinople, Alexandre, s'y opposait. Arius, de son côté, comptait sur les moyens de violence et les menaces d'Eusèbe; c'était le samedi, et il s'attendait à ce qu'il fût admis dans la communion le lendemain : cependant, à cette heure même, grande était la lutte, les ennemis menaçant, Alexandre se tenant en prière. Mais le Seigneur se fit l'arbitre contre les criminels. Le soleil en effet ne s'était pas encore couché que, un besoin ayant tiré Arius vers les latrines, il s'y effondra, et fut aussitôt privé des deux, et de la communion et de la vie. Le bienheureux Constantin, à l'ouïe de la nouvelle, admira la chose, ayant reconnu qu'Arius avait été convaincu de parjure, et il devint alors manifeste à tous que les menaces d'Eusèbe et de ses partisans avaient été sans force et que l'espoir d'Arius s'était révélé vain. Il fut démontré en outre que la folie arienne avait été exclue par le Sauveur de sa communion, et ici même et dans *l'Église des premiers-nés dans les cieux* (Héb 12,23). Qui donc ne s'étonnerait à voir ces gens-là s'efforçant de justifier celui que le Seigneur a condamné, à les voir prendre la défense d'hérétiques que le Seigneur a convaincus d'être hors de la communion, puisqu'il n'a pas permis que leur chef entrât dans l'Église ?»

Telle fut, comme nous l'avons appris, la mort d'Arius. Le bruit court que pendant longtemps nul ne se servit du siège sur lequel il était mort. Attendu que des gens sont forcés d'aller aux latrines publiques pour leurs besoins naturels, ainsi qu'il arrive dans une foule, et que ceux qui entraient se recommandaient les uns aux autres d'éviter ce siège, même par la suite on se détourna du lieu, parce qu'Arius y avait été puni de son impiété. Plus tard, un homme riche et puissant parmi les partisans d'Arius, pris de zèle, acheta ce lieu à l'État, démolit ce qu'on voyait avant et bâtit une maison, en sorte que le peuple finit par oublier la chose, et qu'on cessa de se moquer de la mort d'Arius en se transmettant le souvenir de l'événement.



## Chapitre 31

*Événements arrivés après la mort d'Arius; ce qu'écrivit Constantin aux habitants d'Alexandrie.*

Cependant, même Arius mort, la controverse sur les dogmes qu'il avait inventés ne s'acheva point et ses partisans ne cessèrent pas de dresser des embûches contre les orthodoxes. Au surplus non seulement le peuple d'Alexandrie poussait continuellement des clameurs et faisait des prières de supplication pour le retour d'Athanase, mais encore le grand moine Antoine écrivit plusieurs fois à l'empereur sur Athanase, le suppliant de ne pas suivre les mélécians, mais de tenir leurs témoignages comme des calomnies. L'empereur pourtant ne se laissa pas persuader. Dans une lettre aux Alexandrins il les accusait de démence et de désordre, et il ordonnait aux clercs et aux vierges sacrées de se tenir tranquilles; il affirmait qu'il ne changerait pas d'avis et ne rappellerait pas Athanase, car c'était un séditieux et il avait été condamné par un jugement ecclésiastique. A Antoine il répondit qu'il ne pouvait passer au-dessus du vote du concile. Même si, disait-il, un petit nombre avait jugé par haine ou faveur, il n'était sans doute pas croyable qu'une si grande assemblée d'évêques en renom et vertueux eût jugé par les mêmes sentiments : Athanase était un violent, un orgueilleux, un fauteur de discorde et de division. De fait, c'est sur ce point précisément que les ennemis d'Athanase l'accusaient le plus, étant donné que l'empereur abhorrait à l'extrême de telles gens.

Il est sûr en tout cas que, ayant appris alors que l'Église était divisée, les uns tenant pour Athanase, les autres pour Jean, il en fut très irrité et exila Jean lui-même. C'était le successeur de Mélélios, au sujet duquel le concile de Tyr avait prescrit qu'il fût réintroduit dans la communion de l'Église et que lui-même et ses partisans reprissent leur rang dans le clergé. Cette mesure de Constantin fut contraire aux vœux des ennemis d'Athanase, mais enfin elle fut prise, et les décisions des pères de Tyr ne servirent de rien à Jean. Car l'empereur était inflexible à toute espèce de supplication et d'intercession quand il s'agissait d'un homme qu'il soupçonnait de pousser la masse des chrétiens à la division ou à la discorde.

## Chapitre 32

*Constantin édicte une loi contre toutes les sectes ordonnant que le culte ne soit célébré que dans l'Église catholique; il en résulte la disparition de la plupart des sectes : les ariens, autour d'Eusèbe de Nicomédie, s'efforcent par un subterfuge de supprimer le terme consubstantiel.*

Même si la doctrine d'Arius avait la faveur de beaucoup de gens dans leurs conversations, néanmoins il n'y avait pas encore eu de séparation de manière à former un peuple à part désigné par le nom de l'auteur, mais tous célébraient le culte en commun avec les catholiques et participaient à leur communion, sauf les novatiens, ceux qu'on nommait Phrygiens, les valentiniens, les marcionites, et les paulianistes et tout ce qu'il pouvait y avoir d'autres qui formassent des sectes déjà en existence. Contre tous ces hérétiques l'empereur édicta une loi où il ordonna qu'on détruisit leurs oratoires, qu'ils se ralliassent aux églises et ne célébrassent plus le culte ni dans des maisons privées ni en public. Il émettait l'avis qu'il valait mieux rentrer dans la communion de l'Église catholique et il conseillait de s'y rattacher. C'est par cette loi, à mon avis, qu'a été quasi anéanti le souvenir de ces hérésies. Sous les empereurs précédents en effet, tous ceux qui adoraient le Christ, même s'ils différaient d'opinion, étaient tenus pour les mêmes par les païens et ils souffraient tous également. A cause de ces malheurs communs, ils ne pouvaient se mêler indiscrètement des affaires les uns des autres, et pour cette raison, les tenants de chaque secte pouvaient facilement se rassembler et célébrer le culte entre eux, et, alors qu'ils formaient continuellement des conciliabules, ils ne furent pas dissous, bien qu'ils ne fussent encore qu'un petit nombre. Mais après cette loi ils ne purent célébrer le culte ni en public, car ils en étaient empêchés, ni en cachette, car les évêques et les clercs en chaque ville les surveillaient. A partir de ce moment, la plupart furent pris de crainte et se joignirent à l'Église catholique. Ceux d'autre part qui avaient persévéré dans leurs sentiments moururent sans laisser désormais de successeurs de leur hérésie, puisque ni ils n'avaient plus le droit de se réunir, ni ils ne pouvaient plus catéchiser librement leurs coreligionnaires. Il faut bien dire d'ailleurs que dès le principe, la plupart des hérésies n'avaient eu que peu de zéloteurs soit à cause de la bizarrerie des doctrines, soit par la médiocrité de ceux qui les avaient inventées et qui en avaient été les précepteurs. Seuls furent nombreux dès le début et le restèrent les novatiens, parce qu'ils avaient eu la chance

d'avoir de bons chefs et parce qu'ils partageaient sur la Divinité les dogmes de l'Église catholique, et ils ne souffrirent nul grand dommage de cette loi. A mon avis en effet, l'empereur même céda volontairement par-dessous : il ne voulait qu'effrayer ses sujets, non les ruiner. Au surplus, Acésius même, qui était alors à Constantinople, évêque de leur secte, comme il était cher à l'empereur à cause de sa sainte vie, portait secours, comme il est naturel, à l'Église sous sa direction. Quant aux Phrygiens, dans l'Empire en général, ils subirent le sort des autres hérétiques, sauf en Phrygie et dans les provinces limitrophes où, depuis le temps de Montan, ils furent dès le début et sont encore une grande foule.

Vers ce temps-là Eusèbe, évêque de Nicomédie, et Théognios, de Nicée, commencèrent d'innover par écrit touchant l'exposition de foi des pères réunis à Nicée. Ils n'osèrent pas rejeter ouvertement la formule de la consubstantialité du Père et du Fils; ils savaient en effet que l'empereur y tenait. Mais, ayant publié une autre exposition de foi, ils signifièrent aux évêques d'Orient qu'ils ne recevaient les termes du dogme de Nicée que sous condition de certaines interprétations. En conséquence de la lettre de ce texte et de son esprit, l'ancienne controverse fut remise sur le lapis et, alors qu'on l'avait crue achevée, elle était soulevée à nouveau.

### Chapitre 33

#### *Marcel d'Ancyre, son hérésie, sa déposition.*

A ce moment-là aussi les évêques réunis à Constantinople déposèrent de son siège et exclurent de l'Église Marcel, évêque d'Ancyre en Galatie, comme ayant introduit des doctrines révolutionnaires, soutenu que le Fils de Dieu n'a commencé d'exister que tiré du sein de Marie et que son règne aura une fin, et comme ayant composé un écrit à ce sujet. Les évêques confièrent l'épiscopat du diocèse de Galatie à Basile, homme éloquent et approuvé pour sa formation intellectuelle. Et ils écrivirent aux Églises de la région de rechercher et détruire le livre de Marcel et de convertir tous ceux de son opinion qu'ils trouveraient. Ils signifièrent que, à cause de la longueur de l'écrit de Marcel, ils n'avaient pas mis sous leurs yeux tout le livre, mais qu'ils avaient adjoint à leur lettre certaines formules pour convaincre que Marcel soutenait bien ces opinions. Certains disaient pourtant que Marcel avait parlé ainsi par manière de recherche et que ses paroles avaient été calomnieusement présentées à l'empereur même, par Eusèbe et son parti, comme vérités reconnues, attendu qu'ils avaient été extrêmement irrités contre lui de ce qu'il ne s'était pas associé à leurs décisions au concile de Phénicie (Tyr) ni non plus à Jérusalem dans le cas d'Arius, et qu'il n'avait pas participé à la consécration du grand martyrium parce qu'il se séparait de la communion. Au surplus, dans leur lettre à l'empereur sur Marcel, les évêques mettaient en avant aussi ces points-là pour l'accuser, alléguant que l'empereur lui-même avait été outragé par Marcel, qui n'avait pas daigné honorer la consécration de l'église bâtie à Jérusalem. Quant à la cause de cet écrit de Marcel, la voici : un certain Astérius, sophiste de Cappadoce, qui, écrivant lui aussi sur le dogme, avait donné son assentiment à la thèse d'Arius, parcourait les villes, s'y produisait au grand jour, et de façon générale se présentait aux évêques et aux synodes qui se tenaient. C'est à lui en effet que Marcel avait répondu, mais, soit de plein gré, soit qu'il ne l'eût pas voulu, il tomba dans l'hérésie de Paul de Samosate. Plus tard cependant, au concile de Sardique, il recouvra son siège, après avoir démontré que telle n'était pas sa manière de penser.

### Chapitre 34

#### *Mort de Constantin le Grand; baptisé sur le tard, il meurt et est enterré dans l'église des saints Apôtres.*

L'empereur qui, auparavant déjà, avait partagé l'Empire entre ses fils, qui étaient Césars, ayant assigné à Constantin et à Constant l'Occident, à Constance l'Orient, s'étant affaibli de corps se rendit à Héliopolis de Bithynie pour y prendre les eaux qui jaillissent spontanément du sol. S'étant senti plus mal, il fut transporté à Nicomédie, et c'est là, que, dans un faubourg, il reçut le baptême : cela le remplit d'une joie extrême et il rendit grâce à Dieu. Ayant fait son testament, où il partageait l'Empire entre ses fils comme déjà auparavant et où il accordait des privilèges, tant à la vieille Rome qu'à sa ville éponyme, il le remit au prêtre, sans doute sectateur d'Arius, mais homme de vie vertueuse, que sa soeur Constantia lui avait recommandé à sa mort; et, l'ayant fait jurer par serment, il lui commanda de remettre ce testament à Constance quand il

serait arrivé; ni lui en effet ni aucun autre des Césars n'était présent au lit de mort de leur père. Après ce commandement il ne survécut que peu de jours. Et il mourut âgé d'environ soixante-cinq ans, après avoir régné dans ce nombre trente et un ans<sup>1</sup>. Il avait été un homme au plus haut point admirateur de la religion chrétienne, en sorte qu'il fut le premier des empereurs à prendre l'initiative du zèle pour l'Église et à la conduire à un haut degré d'accroissement; et il avait réussi, plus qu'aucun homme que je connaisse, en ce qu'il avait entrepris : car ce n'est pas sans le secours divin, à mon avis, qu'il entreprenait les choses, lui qui l'avait emporté dans les guerres qui eurent lieu de son fait contre les Goths et les Sarmates, lui qui transforma si facilement les institutions dans le sens qui lui plaisait qu'il avait fondé un second sénat et une seconde capitale, celle qui porte son nom, lui qui enfin tout à la fois attaqua et détruisit en peu de temps le culte païen qui avait été depuis si longtemps l'objet du zèle et des gouvernants et des sujets.

Quand il fut mort, son corps fut transporté à Constantinople dans un cercueil d'or et déposé au palais sur une estrade. Il lui fut donné par les gens du palais mêmes honneurs et même rang que de son vivant. On avertit au plus tôt Constance, qui se trouvait en Orient, de la mort de son père et, quand il l'eut apprise, il revint en hâte à Constantinople. Il fit à son père des funérailles impériales dans l'église surnommée d'après les apôtres. Les empereurs suivants y ont eu leur sépulcre, aussi bien que les évêques, dont la dignité est égalé à celle des empereurs, et plus grande même dans les matières spirituelles.